

Femmes en mission secrète

Hans Kneifel

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Le titre original de cet ouvrage est :

GEHEIMMISSION DER FRAUEN

Traduit de l'allemand par l'Arkonide Masqué

(Mai 1997)



2'44;4*1&Ö0

0o

9X`Xf

Xà\ff\ba fXVegX

SDU + DQV.QHLIHO

(OOHVYLHQHQWVXUOD7HU HFKHUFKHUGHVKRPPHV

FDSDEOHVGHVDXYHUOHXUPRQGH

(QYLURQDQVDSUqVOHMRXUOD7HUUHHWOD/XQH RQW

SULV OD IXLWH HQ SDVVDQW SDU OH 7UDQVPHWWHXU
VRODLUH LO

Q H[LVWH SOXV G KXPDLWp XQLH GHSXLV ORQJWHPSV /
DYHQLU

GHVJURXSHVLVROpVGLVSHUVpVGDQVOH&RVPRVHVWDXVLLQ

FHUWDLQTXHFHOXLGH3HUU\5KRGDQHWGHVRQYDLVVHDXVSD

WLDO6RO

&HOD YDXW DXVVL ELHQ SRXU OHV 7HUUDQLHQV UHVWpV
GDQV OD

*DOD[LH TXH SRXU OHV IXJLWLIV FRVPLTXHV HW OHXUV
GHVFAQ

GDQWV

/HV SUHPLHUV j O H[FHFWLRQ GH FHX[TXL RQW SX rWUH UDV

VHPEOpV SDU OH /RUG\$PLUDO \$WODQ HW -XOLDQ 7LIORU
GDQV OH

QXDJHQRLUGHODQpEXOHXVH3URYFRQVRQWGHYHQXVOHVHV

FODYHVGHV/DULQVHWGHOHXUVDOOLpVOHV/RXUGV

/HVDXWUHV HVWjGLUHOHV7HUUDQLHQVTXLRQWHIIHFWXp
OH

JUDQGVDXWGDQVO

LQILQLVXUOD7HUUHHWVRQVDWHOOLWHYHUVOH

ODHOVWU|PG pWRLOHVVRQWFHUWHVjO
DEULGHODSXLVVDQFHGX

&RQFLOH ODLV LOV VRQW WRPEpV YLFWLPHV GH O LQIOXHQFH
GH

O
DSKLOLVPHTXLOHVDWUDQVIRUpVHX[HWOHXUVHQIDQWVHQ

FUpDWXUHV GpSRXUYXHV GH WRXWH pWLQFHOOH G DPRXU
HW GH

FRPSDVVLRQ

& HVW MXVWHPHQW YHUV OD SODQqWH DSKLOLHQQH 7HUUH
TXH IDLW

URXWH XQH SHWLWH GpOpJDWLRQ TXL YLHQW TXpPDQGHU O
DLGH

GHV 7HUUDQLHQV SRXU VRQ SURSUH PRQGH &HWWH
GpOpJDWLRQ

CHAPITRE I

Elles savaient que leur mission pouvait les conduire vers la mort.

Elles portaient en toute connaissance de cause pour un voyage dans l'inconnu, pour une expédition pleine de risques. Leur destination était un monde qui n'existait plus que dans leurs souvenirs, et qu'elles ne connaissaient que par des enregistrements. Quoi que les occupantes du chasseur à long rayon d'action pourraient trouver là-bas, ce serait certainement différent de tout ce qu'elles pouvaient imaginer.

Le but du chasseur était la Terre, cette planète à partir de laquelle les hommes avaient essaimé dans une grande partie de l'espace.

La Terre était aujourd'hui un monde dépourvu d'amour et de sentiments, un monde

de froideur inhumaine.

— Qu'allons-nous trouver là-bas ? Sûrement pas ce que nous cherchons ! dit Mar-

hola el Fataro.

Elle posa un regard pensif sur le paysage qui défilait sous le chasseur. Le petit vaisseau spatial était en phase de vol ascensionnel. On aurait dit que les quatre jeunes femmes hésitaient à quitter leur monde.

La lumière du soleil de l'après-midi rehaussait la beauté du paysage. Mais aux yeux de Marhola, Terfy, Nano et Nayn, il en émanait une vacuité déprimante. Ce paysage faisait pourtant partie intégrante de leur planète. La sensation de vide éprouvée par les quatre aventurières était d'origine psychologique, d'une nature particulière qui ne s'expliquait pas. Seules les quatre jeunes femmes savaient qu'il manquait un élément important à leur monde.

— Sommes-nous bien sûres de ce que nous allons y chercher ? demanda à son tour

Terfy.

Elle savait que la Planète Ovaron était très semblable à la Terre. Lorsqu'elles atteindraient leur but, elles trouveraient là-bas des

paysages semblables et une nature similaire.

— Et de combien de temps il nous faudra ?

— Pourquoi faire ? demanda Nayn.

— Pour nous faire une idée claire de la situation. Rappelez-vous que nous ne disposons que de données théoriques sur la période écoulée depuis l'atterrissage.

Les côtes longues et découpées brillaient sous la lumière du soleil Finder. Leur ligne se perdait au-delà de l'horizon. D'ici, on pouvait reconnaître la limite entre les deux continents principaux. Ces deux continents s'étendaient d'un pôle à l'autre et étaient sur toute leur longueur incroyablement découpés par des fjords profonds, les embouchures

3(55 < 5 + 2'\$1

en delta des fleuves, et des baies de toutes les formes et tailles imaginables. Le chasseur, toujours en vol ascensionnel, survolait en ce moment l'océan Axha et laissait derrière lui la masse des centaines de milliers de petites îles. Le continent de Ploshor n'était plus visible. Lentement, le petit vaisseau s'éloignait des deux mille cinq cents habitants de cette planète, qui résidaient dans la grande et unique ville d'Hildenbrandt-City.

Les quatre participantes à ce vol dans l'inconnu leur firent mentalement leurs

adieux. Elles ignoraient si elles reviendraient un jour. Elles l'espéraient, car elles étaient relativement assurées de leur succès, mais elles connaissaient aussi très bien les risques.

— La Planète Ovaron est vraiment très belle, dit Nayn Taibary sur un ton recueilli.

(Elle eut un sourire d'excuse, car elle comprit qu'elle venait d'exprimer une évidence.) Des millions d'êtres humains pourraient vivre et travailler ici.

Nano Balwore passa ses longs doigts bruns dans ses cheveux frisés et rit avec ironie.

— Mais si ça continue, il y en aura de moins en moins.

Le silence enveloppa l'appareil lorsqu'il quitta l'atmosphère et atteignit l'espace. Le voyage pour lequel elles s'étaient si longuement préparées venait vraiment de commencer. Le chasseur, qui mesurait trente-cinq mètres de diamètre, avait également été préparé et équipé en conséquence. Une mission difficile les attendait.

Une vingtaine de minutes plus tard, alors que le vaisseau spatial prenait de la vitesse, Marhola, dont le visage et l'allure rappelaient une fille de pharaon, dit soudain :

— Nous n'avons pas la moindre raison d'avoir peur. Nous nous sommes parfaite-

ment préparées. De plus, nous sommes habituées à vivre sur un monde où l'accélération de la pesanteur est de 1,17 g en surface.

— J'aimerais savoir en quoi cela nous sera utile, murmura Terfy Heychen tout en

contrôlant les instruments.

— Cela nous rendra plus fortes et plus rapides. Sur la Terre, la pesanteur n'est que de 1 g. Ce sera un avantage pour nous.

— Sûrement ! Et nous sommes quatre, alors que les Terraniens ne sont que quel-

ques milliards ! Cette mission ne sera qu'une formalité à accomplir ! dit ironiquement la grande Noire.

Terfy expliqua sur un ton conciliant :

— Attendons d'y être et nous verrons bien...

Le chasseur s'enfonçait toujours plus loin dans l'espace. La petite étoile jaune Finder dardait ses rayons directement sur la coque de l'appareil, qui n'était plus protégé par la bulle d'air de l'atmosphère planétaire. La deuxième planète du système, qui avait reçu le nom de *Planète Ovaron*, resta en arrière et devint une énorme sphère rapetissant avec la distance. Trois mille quatre cent cinquante années-lumière séparaient la Terre de Finder. Les autres planètes de ce système étaient inhabitées et n'étaient pas colonisables par les êtres humains, à moins d'accepter de vivre sous la surface ou à l'abri de coupoles.

Les quatre jeunes femmes se taisaient tout en regardant leur patrie devenir un simple point lumineux entre les étoiles. L'étoile Médaillon,

le soleil de la Terre, brillait devant elles comme un astre de deuxième grandeur. Nayn, la plus âgée des quatre, une femme mince aux cheveux noirs et à l'esprit aiguisé, dit finalement :

— Si nous continuons à discuter du succès ou de l'échec de notre mission, nous allons devenir folles. Arrêtons-nous là.

)HPPHVHQ PLVVLQR VHFUqWH

Aucune des quatre jeunes femmes n'avait de souvenirs conscients de la Terre. Toutes les informations dont elles disposaient provenaient de leurs mères ou bien des documents que le commandant Kernot Hildenbrandt leur avait légués. Mais les quatre occupantes du chasseur spatial se caractérisaient par une assurance stimulante.

— Tu as raison. Nous surmonterons les difficultés une par une. Et si nous

échouons, nous pourrions toujours prendre la fuite, expliqua Marhola en repoussant ses cheveux noirs rétifs sur sa nuque.

Un peu ébahie, elle s'aperçut que Terfy affichait soudain une expression amusée.

— Pourquoi fais-tu cette tête, comme si nous étions déjà sur la voie du retour après un grand succès ? demanda-t-elle avec étonnement.

— Parce que nous sommes des femmes ! dit Terfy en riant. Là où les hommes dé-

tiennent le pouvoir, les femmes ont toujours su s'imposer grâce à certains... procédés.

— Grâce à certains procédés... répéta Nayn incertaine.

La mathélogicienne Nano Balwore, une femme âgée de quarante et un ans au vi-

sage mince de jeune Masaïe, dit brutalement :

— Nous ne nous conduirons pas comme de petites dindes terraniennes ! J'ai l'intention d'accomplir ma part de travail sans implications émotionnelles. Nous ferons ce qui doit être fait, en gardant la tête froide et sans égards particuliers. Songez donc que nous ne retrouverons pas la Terre dans l'état où elle était quand elle tournait encore autour de son soleil d'origine.

— Tu as raison, répondit Nayn. La féminité et le charme ne nous aideront en rien.

— Vraisemblablement.

Elles étaient toutes originaires de la Planète Ovaron. Quarante ans auparavant, deux grands vaisseaux de transport avaient atterri là-bas, y débarquant passagers, machines, robots et matériel. Mais les transports, dont le retour était attendu de tous, ne revinrent jamais. Les femmes, les enfants et les quelques hommes avaient dû apprendre à se dé-

brouiller seuls et à résoudre tous leurs problèmes par eux-mêmes. Ils y étaient parvenus, mais l'isolement de ce monde menaçait leur survie. C'était la raison de leur départ. Elles devaient écarter cette menace avant qu'il fût trop tard.

L'histoire de cette planète et leur propre histoire ne remontait pas à plus de quatre décennies. La catastrophe avait commencé à se dessiner à cette époque, jadis, avant que Rhodan ne fût destitué et dût s'exiler avec le *Sol*. Il avait quitté une Terre sur laquelle l'aphilisme, cette épidémie perturbant l'esprit, se propageait comme une fièvre contagieuse. Et beaucoup d'autres hommes étaient partis en compagnie de Rhodan.

Des hommes... !

Le chasseur spatial entra dans l'espace linéaire et disparut des écrans de détection de la petite station de la Planète Ovaron. Trois mille cinq cents années-lumière s'étendaient entre les quatre femmes déterminées et leur destination.

Et quatre décennies, au cours desquelles tant de choses avaient changé...

Aujourd'hui, quarante années après leur arrivée sur la Planète Ovaron, il ne restait plus personne pour se souvenir de la semaine qui avait précédé le départ de la *Lisbonne* et des deux vaisseaux de transport géants.

Le commandant Hildenbrandt était perdu, comme le *Sol* et les hommes qui avaient fui avec Perry Rhodan.

La *Lisbonne*, leur vaisseau escorteur, avait disparu.

Personne sur la Planète Ovaron, y compris les quatre jeunes femmes, ne savait où se trouvaient les mutants et la majorité des immortels. Étaient-ils encore en vie ? Rhodan lui-même vivait-il encore ?

Personne ne se souvenait de la situation à Terrania-City et en de nombreux autres lieux de la Terre avant le grand saut qui avait emporté la planète dans le Maelström, pour l'amener finalement en orbite autour d'une étoile maléfique.

Il y avait de cela quarante ans... Et quelques semaines...

Rhodan prit place derrière son bureau encombré. Il appuya sa tête sur ses deux

maines et considéra le grand homme efflanqué qui se tenait devant lui.

— Asseyez-vous, commandant, dit finalement Rhodan d'une voix qui laissait devi-

ner que son moral était au plus bas.

L'homme, dont les cheveux blancs étaient coiffés à la manière d'Atlan, s'assit dans le siège réservé aux visiteurs de marque.

— Vous m'avez fait appeler, Commandant ? Je suppose que c'est important. De

quoi s'agit-il ?

Rhodan fixa ses yeux gris acier en dessous des sourcils blonds et broussailleux de son interlocuteur.

— Oui, je vous ai fait appeler, Kernot, répondit-il. Vous commandez la *Lisbonne*, n'est-ce pas ?

— En effet, Commandant. Deux cent cinquante mètres de diamètre, en parfait état

de marche, parée au décollage. Servie par un équipage non touché par l'aphilisme. Du moins pour l'instant...

Rhodan hochâ la tête et répondit :

— Ce qui signifie que le temps est un facteur important. Écoutez-moi bien, Hildenbrandt. J'ai mis en route depuis quelques jours le projet « Lady Emotion ». Connaissez-vous quelque chose à ce sujet ?

Hildenbrandt secoua la tête. Ses doigts fins tirèrent une cigarette d'une poche de son uniforme et l'allumèrent. La peau de son visage était hâlée et contrastait avec ses yeux gris et ses sourcils clairs. De petites mais profondes rides s'étiraient aux coins de ses yeux et de sa bouche. Hildenbrandt avait la soixantaine et donnait l'impression d'un homme posé et réfléchi, économe de ses gestes et de ses expressions. Il se concentrait à présent sur les révélations de Rhodan.

— J'ai décidé d'expatrier autant de monde que possible. Nous savons tous comment les choses évoluent. Je suis pour ainsi dire impuissant, comme vous le savez. Mais jusqu'au départ du *Sol*, je ferai tout ce que je pourrai. Pour en revenir au projet, vous avez vu les deux vaisseaux de transport ?

— Oui, il serait difficile de ne pas les remarquer.

— Vous avez aussi noté que tous les types d'équipements possibles et imaginables y ont été embarqués.

— Je m'étonne, fit remarquer Kernot, que ces travaux n'aient pas encore été arrêtés par nos amis les aphiliens.

)HPPHVHQ PLVLRQ VHFUqWH

— J'ai plus d'alliés qu'on ne le croit, dit Rhodan avec un bref sourire. Nous envisageons d'emmener autant d'enfants, de jeunes filles et de femmes que possible à bord de ces vaisseaux. Quand ils partiront, voudrez-vous assurer leur escorte ?

Hildenbrandt eut un rire bref.

— Bien entendu. Quelle destination ?

— La Planète Ovaron, Kernot.

— Je comprends.

Lorsqu'on avait essayé de préciser la position de la Terre dans le Maelström, les vaisseaux envoyés en reconnaissance avaient découvert de nombreuses étoiles escortées de planètes, à des distances diverses.

L'une de ces étoiles avait été baptisée Finder, et sa deuxième planète, de type terrestre, avait reçu le nom d'Ovaron en souvenir d'un ami de Rhodan. Naturellement, Hildenbrandt connaissait les données et les informations

correspondantes.

— Quel est l'état d'avancement du projet, Commandant ? demanda Hildenbrandt.

— Nous en sommes à la moitié. J'y ai affecté tous les mutants. Et tous ceux qui

m'aident encore y travaillent sans répit. Tout cela n'a rien de simple.

— Je m'en doute, Commandant.

Les hommes que Rhodan définissait comme encore normaux avaient du mal à vivre

dans ce monde de l'année 3540. L'aphilisme se répandait. Le potentiel d'amour de l'humanité fondait comme neige au soleil sous les rayons de Médaillon. Du point de vue des hommes normaux, la majorité de l'humanité était malade. Et les malades étaient de l'avis exactement inverse. Le point de vue des véritables malades, qui avaient perdu toute faculté d'aimer, était relativement compréhensible. En raison même de leur maladie, ils ne pouvaient reconnaître leur véritable état. Ils essayaient d'exclure de leur société tous ceux qui n'étaient pas comme eux, et ils employaient à cette fin des méthodes radicales.

Et en un temps très court, ils disposèrent de tant de pouvoir que même le Stellarque se retrouva les mains liées.

Mais en cet instant, il était encore en position d'agir.

— Nous avons déjà sauvé une grande quantité de gens qui ne sont plus exposés à

l'effet Waringer. Entre-temps, de petites équipes de mutants ont cherché partout sur la Terre des familles encore épargnées pour les mettre en sécurité.

— Les conséquences de l'évolution actuelle sont facilement prévisibles, Comman-

dant, dit Kernot Hildenbrandt. Je les connais aussi bien que

quiconque. Voulez-vous m'en dire davantage sur les buts du projet « Lady Emotion » ?

— Avec plaisir.

Rhodan expliqua brièvement ce qu'il avait l'intention de faire. Pour l'instant, les vaisseaux se remplissaient de passagers. La planète sur laquelle ils devraient se cacher pour un temps indéfini se trouvait à trois mille cinq cents années-lumière de la Terre.

Les aphiliens n'étaient pas encore assez influents pour pouvoir stopper le projet de Rhodan.

— Je n'ai plus le temps de tout superviser personnellement. Quand les vaisseaux af-ficheront complet, ils partiront vers la Planète Ovaron. Cette destination est classée secret défense, et cela vaut également pour vous. Vous assurerez l'escorte et après l'atterrissage, vous donnerez aux femmes toute la protection et l'assistance technique dont elles auront besoin. Une fois que les colons seront installés du mieux possible là-bas,

3(55 < 5 + 2'\$1

vous rentrerez. Au cas où les événements auraient pris ici un cours dramatique, vous recevrez une destination de rechange. Pouvons-nous compter sur vous, commandant ?

Kernot se leva lentement et écrasa sa cigarette.

— Bien entendu, Commandant. Est-ce que les équipages des cargos sauront se dé-

brouiller ou bien devons-nous les aider ?

— Vous devrez faire de votre mieux, commandant.

Hildenbrandt comprit combien Rhodan avait besoin d'aide. Il réfléchit quelques secondes avant de demander :

— Les deux vaisseaux transporteront des femmes et des enfants. Et les hommes ?

— Ils seront concernés par le prochain projet. Il sera mis en route quand les deux vaisseaux de transport seront de retour.

— Leur destination sera aussi cette planète de Finder ?

— Bien entendu. Nous ne voulons pas séparer les familles. Je vous donne carte

blanche, commandant Hildenbrandt, à vous et à tous les personnels concernés sur l'astroport. Je n'ai pas besoin d'insister sur l'importance de votre mission.

Les deux hommes se serrèrent la main. Hildenbrandt sortit du bureau à grandes enjambées et se rendit vers l'astroport, où son vaisseau et son équipage l'attendaient.

Le glisseur freina et s'arrêta. Le docteur el Fataro, un homme qui avait passé la cinquantaine, coupa le moteur et se retourna à demi dans son siège. La passerelle du transporteur se dressait devant le glisseur. De gros nuages blancs s'étiraient dans le ciel jaune-vert au-dessus de l'astroport.

— Je ne monterai pas à bord, dit le docteur à voix basse. Ils t'ont appelée. Ils vont bientôt te faire embarquer.

Quelques heures plus tôt, Ras Tschubaï avait tout à coup surgi dans leur appartement. Il leur avait expliqué ce qui les attendait s'ils restaient plus longtemps à Terrania-City. Presque spontanément, Aleah el Fataro avait accepté de quitter la Terre. L'autre solution, que Tschubaï lui avait clairement exposée, lui était insupportable. Elle équivalait à un suicide.

— Tu mettras notre fille au monde sur la Planète Ovaron, dit Ahmid.

— Dans sept mois.

Ahmid, qui attendait actuellement d'obtenir son prochain grade scientifique, ne savait pas exactement ce qu'il lui adviendrait ici. Il était à peu près certain de trouver une place et un travail dans l'entourage proche de Roi Danton ou bien sur le *Sol* avec Rhodan. Mais il aurait pu tout aussi bien envisager de partir avec sa femme. Il se maîtrisa et ne laissa pas transparaître ses sentiments.

— Tout ce que nous avons devra rester ici, dit-il doucement. Je ne sais pas ce qu'il faut en penser.

Un deuxième glisseur s'arrêta derrière le leur. Des véhicules robotisés s'approchè-

rent en bourdonnant, et les équipes du cargo vinrent décharger les bagages de la plate-forme. Ahmid fit un signe de la main aux hommes et se força à leur adresser un sourire.

Il tirailla sur sa moustache et murmura :

— Tant pis si nous devons tout abandonner ! Ce vaisseau est parfaitement équipé.

Nous avons mis dans tes bagages nos affaires les plus importantes. Tu n'es pas une fugitive, Aleah.

)HPPHVHQ PLVVLQ VHFUqWH

— Je sais.

Ahmid passa ses bras autour des épaules d'Aleah. Il attira sa femme à lui et l'embrassa. Il savait qu'on allait l'emmener en sécurité, mais il savait aussi qu'il allait être séparé d'elle pour un temps indéterminé. Tous les deux étaient heureux pour leur enfant.

Pour une raison totalement inexplicable, il était persuadé que ce serait une fille.

— Tu sais, ce sera une fille, dit-il mi-sérieux, mi-rieur.

Aleah eut un petit rire avant de se blottir contre lui.

— Tu verras, ce sera un fils !

« Est-ce que je le verrai un jour ? Quand ? Et où ? » pensa-t-il.

— En tous cas, nous nous sommes mis d'accord au cas où ce serait une fille, rappela Ahmid. Elle naîtra sur la Planète Ovaron et nous l'appellerons Marhola. D'accord ?

— Naturellement, répondit-elle.

Ahmid ouvrit la portière et fit le tour du glisseur pour aider sa femme à descendre.

Il déposa ses bagages sur le robot-transporteur et l'accompagna jusqu'au pied de la passerelle.

— Tu viendras ? lui chuchota-t-elle à l'oreille alors qu'ils s'enlaçaient pour la dernière fois.

— À la première occasion, lui répondit-il. Regarde, ton vaisseau sera plein de jeunes filles, de femmes et d'enfants. Ils sont tous dans le même cas que nous.

— Bien sûr, dit Aleah. Ne nous rendons pas les choses encore plus pénibles, Ah-

mid. Retourne auprès de Danton et de Rhodan.

— Oui. Monte dans le vaisseau. Je sais que nous nous reverrons.

Il resta debout et la regarda grimper le long de la passerelle au milieu des autres femmes, et disparaître ensuite dans la clarté jaune dispensée par l'éclairage du sas. Puis, Ahmid fit demi-tour et remonta dans son glisseur.

Il se sentait mal.

Ce furent plus de deux mille femmes et enfants qui partirent de la Terre à bord des deux vaisseaux de transport. La *Lisbonne*, dont l'équipage s'était occupé avec toute l'attention requise des occupants des grands vaisseaux, décolla peu après et les escorta tout au long de leur trajet, jusqu'à leur atterrissage sur la nouvelle planète.

Lentement, les formes bleues et blanches aux reflets verts et dorés de la planète inhabitée émergèrent du noir de l'espace.

La Planète Ovaron possédait un diamètre polaire de 12 918 kilomètres, et sa pe-

santeur était plus élevée d'un cinquième que celle de la Terre. Sous les latitudes méridionales, la température moyenne dans la journée était un peu inférieure à 40 degrés Celsius. La Planète Ovaron tournait sur elle-même en trente heures moins six minutes.

C'était une planète riche et superbe.

Les vaisseaux descendirent après que le croiseur eut effectué une orbite d'inspection à vitesse réduite dans l'atmosphère de la planète. Toutes les femmes avaient pris place devant les écrans des postes d'intercom pour s'imprégner des images que ceux-ci leur transmettaient. Selon les cas, elles étaient tendues, anxieuses ou enthousiasmées. Tout le spectre des sentiments humains s'exprima pendant la descente, kilomètre après kilomètre-

tre. Les vaisseaux survolèrent l'océan Axha, puis le formidable fourmillement des centaines de milliers d'îles, et arrivèrent enfin en vue des côtes du continent Ploshor.

3(55 < 5 + 2'\$1

Le croiseur obliqua sur la droite, croisant la trajectoire des deux transporteurs pour les guider lentement vers l'aire d'atterrissage.

Le commandant Kernot Hildenbrandt s'était mis d'accord sur le lieu et les procédures d'atterrissage avec Rhodan et les commandants des deux cargos. Les trois vaisseaux prirent la direction du point à la fois le plus favorable climatiquement et le plus intelligent tactiquement, à savoir une région comprise entre les rives de l'océan Axha et la chaîne de montagnes Sierra de l'arrière-pays. Les futures colonies seraient établies sur le continent Ploshor, qui occupait une position centrale.

Les vaisseaux se posèrent au centre de la zone de colonisation prévue.

Pendant le temps de la construction, les cabines des vaisseaux deviendraient les chambres d'une sorte d'hôtel géant, tandis que leurs entrepôts se videraient de leur matériel.

riel. Lorsque les propulseurs se turent et que les animaux effarouchés eurent retrouvé leur calme, Hildenbrandt descendit à terre.

— Ce site convient parfaitement, s'émerveilla-t-il. Nous édifierons le centre-ville en un temps record.

Les vaisseaux allèrent se ranger à l'écart, et alors seulement, les engins de terrassement et une armée de robots furent débarqués. Le travail allait pouvoir commencer.

Plus de deux mille femmes...

Un grand nombre d'enfants et de jeunes gens des deux sexes, les équipes de service, les robots, les équipages des trois vaisseaux : tous prirent part aux travaux. Sans compter les médecins, qui avaient à faire face à de plus en plus d'accouchements au fur et à mesure que la tâche avançait.

Le réseau de canalisations fut installé. Les centrales atomiques, deux usines géantes dont la capacité aurait permis d'alimenter une ville cent

fois plus grande et qui ne fonctionneraient qu'en charge partielle, furent mises en service. Les nombreux systèmes d'approvisionnement du centre-ville furent enfouis sous la surface. Les bâtiments préfabriqués pratiquement indestructibles grandissaient mètre après mètre.

Les semaines et les mois s'écoulèrent.

Les derniers bâtiments de la ville annulaire furent érigés. Il s'agissait de petites maisons, disposées autour des pistes pour glisseurs qui rayonnaient en étoile à partir du centre. Au cœur de la ville, des espaces verts avaient déjà été aménagés. Les derniers bâtiments à être terminés furent les fabriques semi-enterrées à la périphérie.

Tous les enfants étaient nés entre-temps.

Plus de deux mille cinq cents personnes habitaient maintenant la ville, sans compter les équipages des vaisseaux.

Et puis, un jour, les trois vaisseaux repartirent l'un après l'autre.

Personne n'avait pu dire aux femmes quand elles reverraient leurs amis, leurs maris, ou simplement des hommes qui seraient en mesure et auraient la volonté de fonder une famille pour coloniser la planète. Les femmes durent accomplir presque tous les travaux qui avaient été prévus à l'origine pour des hommes.

Trente-neuf années passèrent...

)HPPHVHQ PLVVLHQ VHFUqWH

Nano Balwore s'accouda à la balustrade et baissa les yeux vers la ville, laissant errer son regard sur le long du rivage bordé par l'écume blanche du ressac et sur le cercle blanc du petit astroport.

— Je ne comprendrai jamais pourquoi nos mères n'aimaient pas le centre-ville, dit-elle. Ou plus exactement, pourquoi elles ont bâti leurs propres maisons à la périphérie de la ville il y a des années. Ici, tout est beaucoup plus confortable, plus sain, plus facile. Et surtout plus logique...

Aujourd'hui, à quelques jours du départ de leur premier vol d'essai, Nano était âgée de quarante ans. Pour une femme terranienne dont

l'espérance de vie dépassait les cent cinquante ans, on pouvait sans exagération la décrire comme une jeune fille. Elle était grande, presque trop mince, et son visage étroit encadrait un nez petit et de grands yeux.

Elle donnait l'impression d'être nerveuse, rapide et sûre d'elle-même. Ses gestes précis et sa façon de parler incitaient à l'associer à des notions d'exactitude, de logique et de ma-thématique.

Et effectivement, elle était mathélogicienne. Mais parallèlement, elle avait été des années durant une championne dans presque toutes les disciplines athlétiques.

— Je ne saurais pas te le dire, Nano, dit Nayn Taibary. Nos mères avaient bien des soucis. Pas seulement à cause du manque d'hommes, mais aussi à cause des aphiliennes latentes qui pouvaient déclarer la maladie à tout moment. Relis donc les chroniques !

Pendant quelques années, le secteur intérieur était devenu un véritable champ de bataille.

— Tu dois avoir raison. Néanmoins, je préfère habiter dans le centre.

Elles se tenaient sur le toit du plus haut immeuble de la ville, cette ville qu'elles avaient baptisée du nom de leur meilleur ami. À leurs pieds, Hildenbrandt-City s'étendait dans toute sa splendeur. Et plus loin, sur l'astroport, était posé le chasseur à bord duquel elles devaient s'envoler pour leur dangereuse mission d'ici quelques mois.

— Pour avoir ton ordinateur à portée de main ! dit Nayn en riant.

Elle présentait un contraste saisissant avec Nano. Ses cheveux noirs coupés court encadraient un petit visage étroit qui semblait se résumer à une peau blanche, une bouche bien dessinée et de grands yeux. Personne n'aurait pu supposer en la voyant qu'elle était l'un des meilleurs médecins de la planète, et ministre en exercice au sein du gouvernement de la Planète Ovaron.

Elle était âgée de trois ans et demi seulement lors de leur arrivée sur la planète.

Comme pour toutes les autres femmes, la forte pesanteur avait eu sur elle le même effet qu'un entraînement de longue durée. Les affrontements au sein de leur petite communauté avaient eu aussi pour résultat d'améliorer toutes ses capacités physiques et intellectuelles.

Elle était supérieure à quelqu'un qui aurait grandi sous une pesanteur normale.

Mais par nature, elle n'était pas du tout attirée par la bagarre et les affrontements.

Elle incarnait, aussi bien au sein du gouvernement que dans l'équipage du chasseur, un élément modérateur. Elle intervenait là où les contraires s'affrontaient, de quelque nature qu'ils pussent être. Elle regarda pensivement le petit vaisseau spatial et songea à la lointaine Terre.

3(55 < 5 + 2'\$1

— Et nos pères... Les retrouverons-nous ? Aurons-nous seulement la possibilité de les chercher ? dit-elle dans le vent tiède qui soulevait ses cheveux et leur apportait l'odeur de la mer et des algues.

— Je n'en sais pas plus que toi à propos de la Terre. Aucune d'entre nous ne sait à quoi elle ressemble aujourd'hui. Nous devons nous attendre au pire, Nano !

Elles se regardèrent un moment en silence.

Oui, elles s'attendaient au pire. Le non-retour des vaisseaux avait été le premier signe inquiétant. Kernot Hildenbrandt leur avait donné sa parole d'honneur de revenir dès que possible. La bande vidéo qu'il avait enregistrée était déposée aux archives de la ville. Mais les enfants avaient grandi sans que quiconque revînt sur la Planète Ovaron.

Les femmes avaient attendu leurs maris, et les jeunes filles leurs petits amis, pendant quarante ans. En vain...

À ce jour, personne n'était revenu.

— Nous devons être prêtes à découvrir le pire, expliqua Nano d'un ton convaincu.

Après cette trop longue attente, de plus en plus de femmes avaient quitté le centre-ville avec leurs enfants.

Elles avaient bâti de petites maisons, s'étaient mises à chasser et à cultiver la terre.

Aujourd'hui, un cercle de blocs d'habitations isolés par des haies et des

clôtures entourait le centre-ville où dominaient l'acier, le verre et le plastique. Ce dernier avait néanmoins conservé son activité. Nombre de jeunes filles, dont les âges allaient de quinze à quarante ans (car la jeunesse durait plus longtemps en raison de l'allongement de l'espérance de vie) réoccupèrent les logements du centre de Hildenbrandt-City. Elles considé-

raient que le mode de vie adopté par leurs mères à la suite de leur grande déception n'était pas approprié.

— Quand Terfy et Marhola doivent-elles venir ? demanda Nayn.

— Je les attends. Tu sais que nous avons rendez-vous ici, expliqua la jeune femme à la peau noire.

— Je m'en souviens.

Nano et Nayn connaissaient très bien toutes les deux le problème de la Planète Ovaron. Il ne s'était pas développé ici un matriarcat au sens strict, car il aurait fallu des hommes pour cela. Mais entre la jungle tropicale, la sierra et la mer, une société isolée de femmes s'était constituée. Il n'y avait plus maintenant d'aphiliennes dont la maladie se serait déclarée ici. Les fermes isolées montraient que chaque famille se calfeutrait, se souciait seulement d'elle-même et se réfugiait dans son monde personnel. Les systèmes d'approvisionnement automatiques de la ville n'étaient plus utilisés par la majorité des habitantes.

— Nano, dit Nayn à voix basse. Je sais que j'ai déjà posé cette question des centaines de fois. Est-ce que quelqu'un sur la Terre nous aidera à combattre la maladie ?

— Mieux vaudrait ne pas y compter, répondit sèchement la mathématicienne. Personne

ne nous aidera. Et nous ne devons révéler nos origines à personne.

La Terre était-elle encore aphilienne ? Les récits laissés par Hildenbrandt et les anciens étaient-ils encore valables ?

Sur la Planète Ovaron, une maladie mystérieuse avait touché tous les enfants mâles.

La doctoresse elle-même ne savait pas s'il s'était agi d'un virus ou de meurtres. Beaucoup pensaient que la coupable avait été Casira Falanga, une aphilienne latente dont la

)HPPHVHQ PLVVLRQ VHFUqWH

maladie ne s'était déclarée ouvertement que quelques années après l'atterrissage. Elle avait longtemps vécu normalement sur cette planète, et lorsqu'on avait pu la démasquer, il était trop tard. Il ne restait plus aucun homme sur ce monde.

Le dernier était mort trois ans auparavant.

— Non, nous ne leur dirons pas d'où nous venons. Où restent donc les deux autres ?

Marhola occupait le poste de chef du gouvernement élu de la Planète Ovaron. Terfy et Nayn étaient membres du gouvernement. Ce qui signifiait tout simplement que

c'étaient les plus importantes représentantes de la planète qui allaient partir pour la mission la plus importante.

— Les voilà ! Je vois leur glisseur !

Le véhicule transportant les deux jeunes femmes s'approchait du centre-ville en

provenance de la plage. En levant les yeux, elles distinguèrent nettement les cheveux noirs de Marhola, et la crinière encore plus longue de Terfy. Elles allaient pouvoir reprendre leur entraînement.

Lorsque leur entraînement long et intensif fut terminé, elles partirent. Elles ne trouvèrent sur l'astroport que quelques groupes de femmes et de jeunes filles pour leur faire leurs adieux, avec plus de morosité que d'enthousiasme. Mais les pensées de toutes les habitantes de la Planète Ovaron les accompagnaient.

Le voyage se déroula sans incident. Le chasseur spatial que leur avait laissé le commandant Hildenbrandt tournait comme une horloge. Elles réussirent à déterminer des coordonnées exactes et à programmer une trajectoire précise qui les amena dans les parages de la Terre à leur sortie de l'espace linéaire.

Les véritables dangers allaient commencer maintenant.

Le 30 août de cette année 3580, presque quarante ans après le départ des trois vaisseaux vers la Planète Ovaron, les quatre jeunes femmes

arrivèrent en vue du système Terre-Lune qui tournait autour de Médaillon.

Sur les écrans de détection se dessinèrent nettement les échos des navires de surveillance qui patrouillaient autour de la planète.

— Nano, dit Terfy. Tu es la meilleure pilote de la Planète Ovaron. Prends les commandes.

Nano Balwore sourit froidement. Elle prit place dans le siège anatomique du pilote et boucla sa ceinture. Elle se prépara à traverser le cordon des vaisseaux de surveillance.

Marhola bascula un interrupteur pour mettre le poste de radio en marche.

— Présentons-nous simplement comme un vaisseau terranien, proposa-t-elle sans

trop y croire. Nous trouverons bien quelque chose à répondre s'ils nous posent des ques-tions.

— Tu te fais des illusions, murmura Nayn Taibary.

Le chasseur spatial accéléra de nouveau, fonçant à la rencontre de la Terre.

3(55 < 5 + 2'\$1

CHAPITRE II

Vingt minutes plus tard, la première station de détection repéra le chasseur et l'appela. Les jeunes femmes sursautèrent lorsque la voix d'un robot tomba des haut-

parleurs.

— *Identification : points de départ et d'arrivée du vol, mission et astroport.*

Nano répondit avec sang-froid :

— Patrouilleur alpha quatre-vingt-dix-sept. Mission de surveillance spéciale sur la Lune. Nous rentrons à Terrania-City.

Elle sentit qu'elle transpirait et que ses doigts tremblaient, car elle ne savait pas si cette réponse était correcte. De longues secondes

s'écoulèrent. Sur l'écran du détecteur, elle suivait le lent ballet des grands vaisseaux en orbite autour de la Terre. Les unités échangeaient continuellement de brefs messages radio. Enfin, après une attente qui lui parut interminable, une voix annonça :

— *C'est en ordre. Vous êtes annoncé. Ne quittez pas votre couloir de rentrée.*

Nano lança un regard appuyé à Marhola sans dire un mot. Le chasseur bondit en

avant. Le brouhaha de voix qu'elles entendaient à l'arrière-plan laissait penser que des événements graves étaient en train de se dérouler sur la Terre.

" Reginald Bull... maladie soudaine... fuite... poursuivi par les forces gouvernementales... énorme bataille entre robots... les malades... "
entendirent-elles par bribes.

Marhola dit pensivement à voix basse :

— Malades, fuite... À mon avis, cela signifie qu'ils font toujours la distinction entre gens sains et malades. Repensez aux bandes qu'Hildenbrandt nous a laissées. Mais que faut-il comprendre ? Est-ce que les malades sont les aphiliens ?

— Ou bien est-ce que ce sont les gens normaux ? Nous considéreraient-ils comme

des malades ? s'interrogea Terfy Heychen.

Leur incertitude allait croissant tandis que le chasseur dépassait quelques vaisseaux de surveillance et pénétrait dans l'atmosphère de la Terre.

— Où allons-nous atterrir ?

— Si possible, dans un endroit discret, naturellement. Il ne faut pas nous montrer.

— Donc, loin des régions habitées, dit Nayn. Dans la jungle, sur une île, dans la montagne ?

— Consultons les instruments.

Grâce à leurs cartes, elles avaient une connaissance de l'ensemble de la surface de la Terre, mais celle-ci était seulement théorique. Elles

savaient où se trouvaient les villes et

)HPPHVHQ PLVVLQR VHFUqWH

quelles étaient les régions inhabitées, mais leurs documents dataient de près d'un demi-siècle.

Elles venaient de passer le pôle Nord. Elles mirent le cap sur les étendues glacées du nord de l'Alaska et prirent la direction du sud à grande altitude. Le continent nord-américain apparut en dessous du chasseur.

— Je propose l'Amérique du Sud : la jungle amazonienne, suggéra Terfy. Nous

pourrions rester cachées pendant des années là-bas.

— Ce serait idiot, dit Nano sans ménagement. Nous avons besoin de points d'accès aux réseaux de communication. Choisissons plutôt les Caraïbes, ou peut-être les Baha-mas.

— C'est aussi une possibilité.

Le chasseur entama un virage serré pour quitter son couloir de rentrée. Les communications radio entre les installations au sol et le vaisseau spatial devinrent plus nettes et plus compréhensibles. Les quatre femmes comprirent que l'attention des Terraniens était retenue. Il semblait qu'une bataille entre robots ait connu son point culminant peu de temps auparavant. Reginald Bull (un autre nom qui resurgissait du passé) était en fuite après être tombé malade. De temps en temps, le nom de Rhodan était mentionné, et il était à chaque fois décrit comme un malade et un fou. Au bout de quelques minutes, Marhola se retourna et dit sur un ton presque soulagé :

— Maintenant, nous sommes fixées. La Terre est toujours aphilienne ! Car nous savons que Rhodan est normal. S'ils le décrivent comme un malade, c'est qu'ils doivent tous être devenus aphiliens.

Elles savaient qu'après leur atterrissage, elles devraient jouer le rôle de citoyennes

" normales " pour éviter d'attirer l'attention. Ce qui signifiait qu'elles allaient devoir se comporter en aphiliennes. Ce point posait aux jeunes femmes un problème épineux.

Plus le chasseur descendait, plus les villes et les émissions d'énergie se dessinaient avec netteté sur les écrans. Finalement, elles virent apparaître la mer des Caraïbes et son éparpillement d'îles. Le chasseur continua à descendre. Il volait à présent au sein de denses formations de nuages blancs. La lumière étrangère devenait plus intense. Elles s'attendaient à tout moment à recevoir un appel radio ou à être prises en chasse par un autre vaisseau. Mais les secondes et les minutes s'écoulèrent sans incidents.

— Peut-être bien que nous avons de la chance, finalement, chuchota Nayn, dont les yeux allaient sans arrêt d'un écran de contrôle à un autre.

Loin devant elles, une île à l'air peu peuplé se dessina.

— Est-ce qu'on risque le coup ? demanda Nano en indiquant l'image déformée par

la perspective.

— Je suis pour. Trouve un endroit convenable pour atterrir.

Le chasseur accéléra sa descente. Il traversa la couche nuageuse et déboucha au-

dessus de la mer. Les vagues réfléchissant la lumière du soleil apparurent en dessous de lui. Aucun autre vaisseau n'était en vue. Arrivé à une altitude de cent mètres au-dessus de l'eau, le chasseur mit le cap au sud-est et fonça directement sur l'île allongée. Les analyseurs ne détectèrent qu'un faible niveau d'émissions énergétiques, beaucoup de chlorophylle, et un trafic radio pour ainsi dire inexistant.

— Si cet endroit ne nous convient pas, nous pourrions toujours aller ailleurs, dit la pilote en redressant le petit vaisseau spatial.

3(55 < 5 + 2'\$1

L'île semblait flotter sur l'océan dans un triangle d'écume blanche.

— Connaissez-vous son nom ?

— Jadis, elle a dû s'appeler tout autrement, expliqua Terfy. Mais il y a quarante ans, elle portait le nom de baie des Pirates.

L'onde de choc produite par le chasseur retentit au-dessus de l'eau. Elles firent deux fois le tour de l'île en suivant une trajectoire

circulaire de plus en plus resserrée. Elles aperçurent une série de maisons de vacances, un port à moitié vide, quelques bateaux à moteur sur la plage et beaucoup de végétation. Et des milliers d'oiseaux marins blancs...

— Je vais me poser là-bas, entre les rochers. Ce sera une cachette parfaite.

Le chasseur descendit en freinant puissamment. Il plana presque silencieusement

vers une baie entourée sur trois côtés par des rochers recouverts d'arbres et de végétation. Cette baie était à l'abri de la montée de la mer et comportait une large bande de sable qui se fondait dans un tas d'éboulis en pente douce. Une partie des rochers était en surplomb, si bien que d'en haut, on ne pourrait pratiquement pas voir le chasseur.

— Entendu.

Le chasseur se posa. Ses élançons s'enfoncèrent en crissant parmi les petites pierres blanchies. C'était la fin de l'après-midi, et de longues ombres noires s'étiraient entre les rochers. Nano Balwore avait conduit le chasseur tout contre les rochers. Sa coque était à moins de deux mètres de la paroi. Elle éteignit les machines l'une après l'autre. Le silence retomba dans le poste de pilotage.

— Et maintenant ? demanda Nayn.

— Nous descendons et nous jetons un coup d'œil. Nous sommes sur un monde

étranger, et nous devons d'abord prendre des repères, répondit Marhola.

— Nous trouverons peut-être quelques habitations vides où nous pourrions brancher les visiophones et trouver quelque chose à manger. Pour cette première nuit, nous devons essayer de nous acclimater, expliqua Nano avec lucidité.

Elle voyait toujours les choses sous l'angle pratique. Elle se leva de son siège et alla vers une armoire murale de laquelle elle tira son sac.

Terfy leva les yeux vers la mer et murmura :

— Jusqu'à maintenant, nous avons eu une chance incroyable. J'espère qu'elle nous restera fidèle encore pendant quelques jours.

Elle rit d'un air embarrassé et aida ensuite les autres à débarquer du vaisseau leurs bagages, leurs armes et autres équipements importants. Nano se chargea de la télécommande du chasseur, qui représentait pour elles une sorte d'assurance vie. Ensuite, elles verrouillèrent les portes du vaisseau et partirent le long de la bande de sable vers un escalier bancal et une sorte de chemin côtier, qu'elles avaient aperçus avant de se poser.

Les quatre jeunes femmes s'arrêtèrent lorsqu'elles eurent atteint une large corniche surplombant le rivage. Elles avaient du mal à respirer. Les lanières de leurs sacs leur sciaient les épaules. Elles se sentaient gagnées par l'inquiétude et la nervosité. Tous leurs nerfs et leurs muscles étaient tendus. Elles s'attendaient à une attaque, à l'apparition de policiers ou au hurlement de sirènes d'alarme. Elles s'étonnèrent de la facilité et de la rapidité avec lesquelles elles avaient pu arriver jusqu'ici depuis leur lieu d'atterrissage. C'était une conséquence des différences entre la Planète Ovaron et la Terre. Tous leurs mouvements leur semblaient plus faciles ici.

)HPPHVHQ PLVVRQ VHFUqWH

Elles regardèrent pour la première fois le paysage de la Terre avec attention et de manière consciente : le paysage réel, et non une bande vidéo ou des photos tridimensionnelles.

— C'est une belle planète, mais la lumière me dérange, expliqua Marhola, obligée de cligner des yeux pour observer l'horizon.

— Moi, je suis beaucoup plus gênée par l'incertitude, dit Terfy. Allons ! Conti-

nuons, il faut trouver un endroit pour nous cacher.

Terfy jeta un coup d'œil aux nombreux petits voyants de son détecteur miniature.

L'appareil analyseur avertirait les quatre étrangères de la présence d'une éventuelle barrière de radiations, bien avant d'arriver sur la zone concernée. Mais il les préviendrait aussi de l'apparition de rayons détecteurs, et il indiquait toute une série d'autres paramè-

tres qui pouvaient les protéger d'un repérage.

— Rien ? demanda Nayn.

— Rien.

La mer s'étendait à leurs pieds. Elles ne virent que de petites vagues à sa surface.

Rien ne montrait l'existence d'un trafic maritime entre les îles. Le coteau était totalement vide en dehors des herbes brunes et fines qui y poussaient et des rochers auxquels s'ac-crochaient quelques broussailles. Ces dernières, déformées par le vent, indiquaient la direction des principaux courants aériens.

Les jeunes femmes grimpèrent le long de l'escalier délabré constitué de lourdes traverses de bois installées ici depuis de nombreuses années. Des mousses noirâtres poussaient sur le bois. Partout, des grains de sable et des dépôts de sel crissaient sous leurs pas.

— Branchez vos radios. Nous pourrions peut-être capter quelque chose.

Elles possédaient des récepteurs et elles connaissaient les fréquences en usage.

Mais ce qui avait été valable quarante ans plus tôt pouvait ne plus l'être aujourd'hui. Les minuscules haut-parleurs cliquetèrent dans leurs oreilles et Nayn, Marhola, et Terfy purent épier le trafic radio.

Elles trouvèrent la longueur d'onde audio des émissions visiophoniques et en apprirent un peu plus sur la bataille entre robots. Il se confirmait de plus en plus que la Terre était gouvernée par les aphiliens.

Marhola annonça soudain :

— Je viens d'entendre quelque chose ! Ils sont à la recherche de Roi Danton et de Reginald Bull. Ils se sont cachés quelque part sur la planète.

— Très intéressant. Continuons, nous devons trouver un abri.

Tout en poursuivant leur progression, elles réfléchirent à ce qu'elles venaient d'apprendre. Les informations qu'elles tenaient d'Hildenbrandt étaient donc toujours valables. La situation s'était sans doute modifiée dans les détails, mais la population de la Terre se divisait toujours fondamentalement entre une majorité d'aphiliens et une minorité cachée d'hommes normaux comme elles. Roi Danton était en fuite et était poursuivi.

Une lutte acharnée faisait rage entre les deux groupes. Et la lumière verte du soleil Mé-

daillon baignait tous ces événements.

Les jeunes femmes sortirent de l'ombre et découvrirent, derrière une barrière verte de buissons et de broussailles non entretenus, une petite piste pour glisseurs ainsi qu'une route côtière.

3(55 < 5 + 2'\$1

L'une après l'autre, elle se glissèrent dans une trouée au milieu des broussailles et s'y blottirent. Leur respiration était devenue plus régulière. Il faisait chaud, mais un vent léger soufflant de l'ouest les rafraîchissait.

Les jeunes femmes étaient vêtues à la mode terranienne datant de quarante ans. Est-ce que ces vêtements étaient encore de mise, ou bien étaient-ils si démodés qu'on les remarquerait immédiatement ?

— Nous avons aperçu des maisons avant d'atterrir, dit Marhola en indiquant la direction de l'intérieur de l'île. L'une d'entre vous a-t-elle repéré l'endroit exact ?

— Allons tout droit, proposa Terfy. L'île est si petite que nous finirons bien par tomber dessus tôt ou tard.

Au-delà de la piste pour glisseurs à l'abandon commençait une forêt sauvage constituée de plantes tropicales. Elle n'était pas particulièrement dense, et un groupe mar-chant entre ses arbres animés d'un léger balancement se serait certainement fait repérer.

Cela dit, jusqu'à présent du moins, l'île semblait vide de toute présence humaine.

— Un instant ! dit Nano Balwore en se relevant, la main posée sur la crosse du gros fuseur qu'elle portait à son ceinturon. Je vais jeter un coup d'œil. Attendez ici.

Elle baissa la tête, prit sa respiration, et s'élança. En trois longues enjambées, elle traversa la piste en lançant des regards rapides à gauche et à droite. Elle sauta par-dessus le fossé et disparut derrière les premiers arbres.

Terfy consulta son appareil de détection. Simultanément, elle écoutait

le trafic radio. En dehors des échanges de données entre ordinateurs, il y avait peu de messages suffisamment précis pour être mis en rapport avec l'île elle-même. Elle n'entendit aucun avis relatant l'arrivée d'un objet volant non identifié.

Nayn Taibary scruta les environs au moyen d'une paire de jumelles. Mais ni der-

rière les rochers, ni entre les arbres, ni des deux côtés de la portion de route visible, elle n'aperçut de mouvement ou d'être humain. Rien. L'île avait l'air d'être déserte. La partie ouest de l'île, en tous cas, était vidée de sa population.

— Que disent les émissions officielles ? demanda Nayn à Marhola, qui manipulait

les minuscules réglages de son récepteur radio.

— Un tas de choses, mais rien à notre sujet. Personne ne nous a vues, personne ne nous cherche. On signale un accroissement du trafic spatial entre la Terre et la Lune, et entre la Terre et Château-Goshmos. Et toutes sortes d'autres communiqués. Je n'ai pas encore une vue exacte de la situation.

Le cri strident d'un oiseau monta de l'endroit auquel Nano avait disparu. Les jeunes femmes relevèrent la tête et aperçurent Nano, qui se tenait au point culminant de la forêt et leur faisait signe.

— Allons-y ! Elle veut que nous la rejoignons. Elle a sûrement trouvé quelque

chose.

Elles se mirent en route et suivirent la piste à peine discernable. L'odeur des fleurs flottait dans la forêt, tout comme dans celles de la Planète Ovaron. Elles progressèrent lentement à travers les feuillages et atteignirent le point culminant de l'île. Nano leur indiqua une petite plate-forme dallée au bord d'une clairière et dit :

— Un mât d'antenne... Il y a un village là-bas. Et de ce côté, il y a un groupe de maisons inhabitées. Elles ont peut-être appartenu à des hommes normaux qui ont pris la fuite.

)HPPHVHQ PLVVLQ VHFUqWH

Les jeunes femmes s'avancèrent jusqu'au bord de la plate-forme. Elle avait dû servir autrefois de poste d'observation. D'ici, on avait une vue magnifique sur un port naturel au sud de l'île, qui était entouré par un village en forme de croissant. Les maisons du petit village étaient réparties tout au long de la pente du coteau. Elles virent aussi qu'une route la contournait en une large boucle pour aboutir sur une place. Plusieurs canots étaient amarrés aux quais, et des bateaux aux lignes modernes tanguaient sur les vagues.

Les jeunes femmes purent aussi apercevoir des gens.

— À en juger par le nombre de maisons, il ne doit pas y avoir ici plus de deux cent cinquante personnes, dit Marhola à voix basse. Est-ce que cela n'est pas dangereux pour nous ?

— Si nous n'avons pas de chance, un seul aphilien suffira à nous trahir, se contenta de répondre Nano. Peu importe le nombre. Il nous faut au moins vingt-quatre heures pour nous orienter plus précisément.

Avant de partir, elles avaient discuté franchement des dangers de leur mission.

Même au risque d'être repérées et capturées, elles voulaient d'abord évaluer la situation et ensuite essayer de trouver des hommes qui accepteraient de venir avec elles.

Mille hommes ou davantage... Et maintenant, l'idée germait en elles que la Planète Ovaron pourrait devenir un point de fuite pour tous les gens sains regroupés autour de Bull et de Danton.

— Explorons les maisons abandonnées. Nous trouverons peut-être une cachette

sûre là-bas, proposa Nayn.

Leur premier problème était d'obtenir tous les renseignements à l'aide desquels elles pourraient se fondre dans la population. Rien qu'en suivant attentivement les émissions visiophoniques pendant une dizaine d'heures, elles pourraient déjà obtenir d'importantes clefs et réfléchir à leurs prochaines actions. L'un de leurs objectifs était déjà clair dans leur esprit, sans qu'elles eussent échangé un seul mot entre elles à ce sujet.

Elles devaient se mettre en rapport avec Roi Danton.

— Oublions le village. Installons-nous dans l'une des maisons abandonnées et ob-

servons ce qui se passe.

Nano Balwore indiqua les quelques maisons au-delà de l'orée de la forêt. Les hommes avaient visiblement perdu aussi leur amour de la nature, car tout était laissé dans un état d'abandon incroyable.

— Entendu, Nano.

Elles quittèrent l'une après l'autre la plate-forme et retournèrent sous le couvert des plantes, délogeant au passage quelques mouettes et oiseaux.

Elles redescendirent les marches du petit escalier. Le soir approchait. La nuit leur porterait conseil. Finalement, elles fixèrent leur choix sur la troisième maison. Les deux premières ne leur avaient pas semblé convenir à leur projet, car des traces prouvaient qu'elles avaient été visitées. La troisième maison, un bloc de plastique à moitié enfoncé dans le coteau et dont l'autre moitié reposait sur des pilotis, offrait une vue imprenable sur la zone habitée de l'île.

— Entrons, dit Nano.

Depuis l'instant de l'atterrissage, elle se comportait avec détermination. On aurait dit qu'elle s'était soudain révélée à elle-même, et qu'elle avait trouvé sa véritable vocation.

3(55 < 5 + 2'\$1

— Y a-t-il un dispositif d'alarme ? s'interrogea Terfy en appuyant sur une touche de son détecteur.

Elle leva son appareil devant elle et l'approcha de la serrure de la porte. Puis, elle le passa le long des montants, tout en écoutant le cliquetis du mécanisme et en observant les voyants. Au bout de quelques minutes, elle annonça :

— Rien. Je suppose que tu vas enfoncer la porte, Nano ?

— Non, répondit-elle. Il existe des méthodes plus subtiles.

Elle tira d'une poche de sa veste une petite arme à la forme inhabituelle. Avec le pouce, elle tourna une molette. Puis, la jeune femme fit signe aux autres de s'écarter. Un fin rayon d'énergie jaillit de

l'arme qu'elle tenait tout contre la serrure. Il s'immisça entre le cadre de la porte et le battant. Une odeur infecte se dégagea et de la fumée sortit de l'ouverture. Puis, Nano exerça une légère poussée sur la porte.

Elle s'ouvrit sans un bruit vers l'intérieur.

— C'est ce que je vois, dit Nayn, la mince jeune femme aux cheveux courts. Si

nous sommes en danger un jour, Nano saura nous en tirer !

— Je crois que tu as raison, dit Terfy, qui était toujours à l'affût d'un signal ou d'une installation d'alarme.

Nano re répondit pas.

Elles entrèrent dans la maison. Une odeur de renfermé flottait partout. Elles purent tout juste reconnaître qu'elles se trouvaient dans un vestibule à partir duquel rayonnaient plusieurs couloirs. Marhola regarda la porte derrière elle.

— Avant d'allumer la lumière, assurez-vous qu'on ne voit rien de l'extérieur, dit-elle.

L'équipement technique de cette maison datait de quarante ans. Elles trouvèrent tout ce qu'elles cherchaient. En dehors de la nourriture, tout ce dont les intruses avaient besoin était disponible ici.

Terfy Heychen s'assura que toutes les fenêtres étaient aveuglées. Dans l'une des pièces creusées à même le coteau, elle actionna un commutateur. La lumière jaillit. La maison était encore alimentée en énergie.

Une heure plus tard, elles avaient pu recréer une ambiance presque familiale dans la plus grande pièce de la maison. Le chauffage était allumé, il y avait des boissons chaudes dans leurs provisions, et le grand écran du visiophone était allumé. Nano Balwore était de garde à la porte et à l'une des fenêtres adjacentes. Lentement, elle faisait les cent pas.

Les images défilaient sans arrêt sur l'écran. Les journaux d'information du soir avaient débuté depuis plusieurs minutes. Les jeunes femmes s'étaient assises devant l'écran et ne se laissaient pas distraire.

Elle s'aperçurent dès l'abord que leurs vêtements n'étaient plus à la mode.

Marhola fouilla toute la maison et revint les bras chargés de vêtements. Elle les jeta sur un siège et dit en haussant la voix, pour couvrir le son de l'appareil :

— Voici tout ce qu'il y a de plus moderne ! Nous allons pouvoir changer de frin-

gues. Et nous trouverons aussi sûrement de nouveaux vêtements en ville.

Ne pas se faire remarquer pour survivre et quitter l'île : telles étaient les nécessités qui s'imposaient à elles. Elles l'avaient compris une fois passées les informations et la

)HPPHVHQ PLVVLQ VHFUqWH

publicité. Cette dernière était ciblée et semblait émaner directement du gouvernement de la Terre. Elle ne vantait que des produits relevant du secteur public. Les quelques objets présentés étaient tout à fait fonctionnels et dépourvus de toute fioriture.

Les intruses avaient ainsi obtenu une parfaite vue d'ensemble.

Marhola résuma sa pensée.

— Nous avons baptisé notre mission « Old Lady Emotion ». Nous pouvons mainte-

nant prendre conscience de toute l'ironie contenue dans cette appellation. Nous avons atterri sans nous faire voir, et nous savons que nous faisons partie de ces quelques personnes qui vivent *incognito* dans la masse des aphiliens. S'ils nous découvrent, ils nous pourchasseront et nous tueront.

Elle fit une pause et regarda les visages de ses amies. Elles avaient compris qu'elles étaient en danger de mort.

— Nous pouvons à présent faire une croix sur notre projet de trouver au sein de la population terrestre des hommes qui repartiraient avec nous, dit Terfy sur un ton pessi-miste. Nous ne trouverons que des aphiliens.

Même si par hasard, elles rencontraient un homme normal comme

elles, il ne se

démasquerait pas. La folie avait pris le dessus. Certes, elles avaient envisagé cette éventualité avant leur départ. Malgré tout, la théorie et la réalité étaient des choses très différentes.

— En effet. Équipons-nous au mieux ici, et ensuite, allons dans les parages d'une ville. Notre but a changé. Nous pourrions mieux atteindre nos objectifs en nous mettant en rapport avec Roi Danton.

Nayn secoua la tête en souriant. Elle demanda sur un ton incrédule :

— Comment pourrions-nous le contacter ? Faudra-t-il nous faire capturer par les

aphiliens et provoquer du remue-ménage pour attirer l'attention de Roi Danton ?

— Cela ne se passera pas comme ça, dit Nano. Nous avons assez parlé. Il faut agir !

— Où et comment ?

— Commençons tout de suite, dit-elle résolument. Nous devons nous changer, afin

qu'on ne nous repère pas. De plus, il n'y a pas que des aphiliens sur Terre, il y a aussi la police.

— La police aphilienne ! se moqua Marhola. Tu as raison. Nous quitterons les lieux cette nuit. Mais il nous faut un but clair et précis. Il serait stupide d'agir à l'aveuglette.

Marhola avait exprimé ce qu'elles pensaient toutes.

Cette île serait une bonne cachette dans un premier temps. Les quatre jeunes femmes savaient maintenant que leur projet était partiellement voué à l'échec, mais qu'elles auraient davantage de chance d'atteindre leur but si elles modifiaient leurs plans.

Elles laissèrent le visiophone allumé pendant des heures, tout en se cherchant des vêtements convenables, et délibérèrent de ce qu'elles allaient faire. Finalement, elles utilisèrent le système informatique de la maison pour sélectionner une série d'endroits où elles pensaient avoir plus de chances.

Ensuite, elles quittèrent la maison et repartirent à bord de leur

chasseur.

Une douzaine d'hommes étaient assis dans la petite pièce. Chacun d'entre eux était conscient de l'atmosphère pesante qui y régnait. La méfiance et la peur dominaient. Cela ne tenait pas au fait que cette salle de réunion n'était qu'une petite partie d'une gigantes-

3(55 < 5 + 2'\$1

que cachette, ni au fait que les participants étaient réduits au rang de parias de l'humanité. Cela tenait seulement à la présence d'un homme, qui avait été le symbole vivant de l'extraordinaire forme d'esclavage qui recouvrait la Terre comme un linceul.

Roi Danton se pencha en avant, posa ses mains sur la table et jeta un regard en biais à Reginald Bull. Il lui faisait confiance, car il savait ce qui lui était arrivé.

— Mes amis, dit Roi. Je ne peux que m'étonner des sentiments que je lis sur vos visages et de l'ambiance qui règne actuellement à Porta Pato.

Les membres dirigeants de l'OMV s'étaient rassemblés ici pour discuter de l'évolution de la situation induite par la fuite et le sauvetage de Reginald Bull. Mais ce thème suscitait justement des avis plus que partagés. Bull était le facteur qui pourrait diviser en deux camps les hommes normaux réfugiés dans leur cachette sous-marine.

— Vous vous étonnez, Roi ? Mais de quoi ? demanda un membre de l'Organisation

sur un ton de reproche.

Danton lui lança un regard de pierre. Puis, il demanda en retour avec une pointe de sarcasme dans la voix :

— Pourquoi je m'étonne ? Vous le demandez, Radun ? Parce que nous devrions

nous réjouir que Bully soit parmi nous ! Je me demande comment quelqu'un peut avoir des doutes à son sujet.

Reginald Bull se leva à demi de son siège et dit d'une voix rauque :

— Laisse tomber, Roi. Je les comprends. J'ai été si longtemps le symbole de l'oppression et de la chasse impitoyable contre vous... contre nous... qu'il sera difficile de changer cette image.

Il se laissa retomber pesamment dans son siège.

— C'est exact, dit le logisticien en chef de l'Organisation. Nous ne pouvons pas faire confiance à Bull. Cela ne signifie pas que nous ne voulons pas le croire, mais nous ne le pouvons tout simplement pas.

Une partie des hommes sains s'étaient réjouis de tout cœur que Reginald Bull les eût rejoints après sa fuite réussie d'Empire-Alpha. Largement plus menacé que beaucoup d'autres, qui s'étaient mis à l'abri dans la vieille forteresse lémurienne au fond de la mer, Bull s'était décidé à changer de bord après avoir connu sa " minute de vérité " personnelle. Il avait choisi de rejoindre le camp des immunisés, au sein de l'OMV de Roi Danton. Avec ses connaissances sur l'ensemble des activités des aphiliens, il leur serait d'une aide inestimable.

— Bully, qui possède ma totale confiance, reprit tranquillement Roi, nous a fait pourchasser pendant quatre décennies. C'est exact, personne ne le nie. Ces souffrances ne seront jamais effacées.

— En effet ! lança une femme responsable de l'aide médicale et des problèmes

connexes au sein de l'Organisation.

Roi eut un geste las.

— Oui, c'est vrai. Mais nous ne pouvons nous permettre de le juger. Il est tout aussi superflu de discuter pour savoir si un malade doit être considéré comme responsable de ses actes durant sa maladie. C'est un problème aussi vieux que l'humanité.

— Laisse, Roi ! dit Bull, dont l'humeur combative venait de se rallumer. Je peux me défendre moi-même. En outre, je sais que toutes ces paroles ne servent à rien. Tes amis ont besoin de preuves. Si je le peux, je t'en donnerai.

)HPPHVHQ PLVVLQ VHFUqWH

Roi tapa du poing sur la table et s'écria :

— Cesse de t'apitoyer sur toi-même ! Nous éclaircirons ici ce qui doit l'être. Quand je regarde les visages autour de cette table et que j'y lis cette méfiance, j'en ai froid dans le dos...

Il se tut, surpris lui-même de son éclat. Lorsqu'il releva la tête, il croisa le regard sombre d'un grand homme aux cheveux noirs. C'était lui qui avait découvert le *Pharaon*.

Un sourire compréhensif jouait sur les lèvres de l'homme, un professeur âgé d'environ quatre-vingt-dix ans.

— Je ne vous comprends pas, monsieur Bull, dit Radun à mi-voix. Je ne suis pas

sarcastique en disant que, pour une partie des hommes qui ont trouvé refuge dans notre organisation, vous êtes le symbole de l'aphilisme. Et nous savons bien tout ce que cette maladie nous a apporté : une partie de l'humanité pourchasse l'autre.

Bull se taisait. Les objections contre sa personne, qui s'étaient propagées de manière inconsciente dans tout Porta Pato, s'exprimaient ici à haute voix. C'était tout de même déjà quelque chose, car ce qui était exprimé pouvait être réfuté par une argumentation.

Extérieurement, Bull avait l'air calme et détendu, mais il avait en fait l'impression d'émerger d'un cauchemar qui aurait duré quarante ans. Quarante années durant lesquelles il avait agi sous l'emprise de la maladie. Il leva la main. Les murmures hésitants qu'on entendait çà et là se turent.

— Peut-être arriverai-je à me faire comprendre de vous, dit-il en accompagnant ces mots d'un large mouvement de la main englobant toutes les personnes présentes. Je ne peux pas exiger que vous croyiez chacune de mes paroles. Mais vous savez que je suis en possession de toutes les connaissances qui sont en rapport avec la traque pratiquée contre vous. Je peux vous proposer deux plans. Écoutez-moi.

Cette assemblée reflétait assez fidèlement la situation telle qu'elle se présentait à Porta Pato. Certains se réjouissaient sincèrement. Ils croyaient vraiment que Bull était guéri. Ils savaient que son savoir était très précieux pour les intérêts de Porta Pato et de l'OMV.

Mais plus de la moitié des fugitifs et des rebelles avait rejeté Bull. Peut-être seraient-ils convaincus par une action extraordinaire ou un miracle. Mais pour eux, Bull restait pour le moment une figure symbolique. À cause de lui, ils avaient perdu des amis ou des parents,

et on les avait traqués comme des rats.

Bull les comprenait. Il lui suffisait de s'imaginer dans la situation d'un homme normal pourchassé par un outsider. Malgré tout, Bull prit le risque. Un esprit de bravade et la volonté implicite de se réhabiliter lui dictaient son comportement.

— Deux plans. D'abord les actions de l'Organisation doivent se restreindre partout sur la Terre. Cela sauvera la vie de beaucoup de gens. Par contre, Porta Pato doit être explorée. Il y a déjà de nombreuses années, nous avons pu constater que les anciennes constructions lémuriennes recèlent toujours de nombreuses surprises, et que l'on peut y trouver nombre de choses nouvelles.

— Je le confirme tout à fait, dit le professeur el Fataro, qui était assis en face de Roi Danton.

— Peut-être trouverons-nous ici, dans l'héritage des Lémuriens, des machines ou

des appareils, ou peut-être seulement des indices ou des idées. Avec ces éléments encore

3(55 < 5 + 2'\$1

à découvrir, nous pourrions peut-être arriver à court-circuiter les rayons néfastes de ce maudit soleil.

— Je suis partisan de ce plan, approuva le professeur. Je considère qu'il est plus prometteur que bien des tentatives que nous avons faites jusqu'à présent.

— Ce n'est pas faux, grommela Danton. Continue, Bully.

Le visage constellé de taches de rousseur et surmonté de cheveux roux taillés en brosse de Bull était blême lorsqu'il reprit :

— Peut-être qu'au bout d'un certain temps, cette recherche portera ses fruits, peut-

être pas. Mais je crois que nous trouverons quelque chose.

» Le second plan que je peux vous proposer est tout différent.

» Les actions de l'Organisation doivent absolument s'éloigner de la Terre. Partons dans le Maelström. Il y a là-bas quantité de mondes sur

lesquels vivent des êtres humains, et qui ne sont pas soumis à l'influence de l'effet Waringer puisque leurs planètes tournent autour d'autres étoiles.

» Roi et moi en avons discuté. Il y a quarante ans, Rhodan avait lancé un projet pendant ses dernières semaines au pouvoir. Selon les renseignements de Roi, il était désigné sous le nom de « Lady Emotion », et son but était la colonisation par des êtres humains encore sains d'un monde nommé Planète Ovaron.

Roi leva la main et prit la parole.

— Mon père n'a pas eu le temps de mener ce projet à terme. Il a envoyé plus de

deux mille femmes, jeunes filles et enfants là-bas. Les vaisseaux qui devaient suivre en emportant les hommes n'ont pas pu partir, sa destitution et son bannissement étant inter-venus entre-temps. Mais nous possédons les coordonnées de cette planète.

Le silence se fit. L'assistance était gagnée par la perplexité. La majorité était étonnée que Roi et Bull eussent travaillé de concert. Pour Michael Rhodan et Reginald Bull, les événements récents avaient été comme les retrouvailles de deux amis qui ne s'étaient que provisoirement perdus de vue.

— Pourquoi cet intérêt soudain pour la Planète Ovaron ? demanda un homme qui,

avec le découvreur du *Pharaon*, s'occupait du domaine des vaisseaux spatiaux et des vols dans l'espace.

Bull conserva un visage impassible pour répondre.

— Si nous y envoyons une expédition, et que nous découvrons qu'il s'agit d'un

monde habitable et habité, alors nous disposerons là-bas d'une seconde base.

» Roi m'a rapporté que nous disposions de quelques vaisseaux lémuriens en parfait état de marche. Avec mon aide, nous pourrions quitter la Terre, car je connais les positions de tous les vaisseaux de surveillance, leurs codes, et bien d'autres choses encore.

Il s'interrompt et laissa courir son regard sur les visages en partie

hostiles. Il ajouta sur un ton sarcastique :

— Excusez-moi si j'ai dit " nous ". Je suis allé trop vite en besogne.

— Pas du tout. Tu as tout à fait raison, dit Roi à haute voix.

Il regarda Bull dans les yeux, et il dut reconnaître que la réaction de l'assemblée l'avait démoralisé. Bully commençait à se résigner. Il se trouvait dans une situation qui pouvait difficilement être pire. Roi reprit la parole, car il ne voulait pas laisser aux autres la possibilité de réfléchir trop longtemps pour savoir si la proposition de Bull pou-

)HPPHVBHQ PLVVLHQ VHFUqWH

vait être l'acte d'un traître, ou bien s'il voulait vraiment les aider avec toutes ses forces et son savoir.

— Je sais, dit Roi lentement en appuyant sur chacun de ses mots, qu'il n'est pas simple de modifier soudain tous ses plans. Bully et moi ne pourrions pas éveiller l'enthousiasme immédiat pour ces deux projets. Je sou mets ces propositions à la discussion et à votre approbation. Sans parler du fait que ces deux plans nécessiteront tout de même une préparation plus ou moins longue...

— Je suis favorable aux recherches ici, à Porta Pato, dit un professeur barbu qui s'était spécialisé dans les études sur les Lémuriens. Nous avons découvert des vaisseaux spatiaux et pu assimiler leur fonctionnement. Nous trouverons sûrement autre chose.

Peut-être pas forcément un moyen de neutraliser l'effet Waringer, mais qui sait ? Qui peut dire ce que l'avenir nous réserve ?

Roi trouva que le professeur avait remarquablement saisi l'enjeu. Un mot ou une

remarque avait dû le toucher de quelque façon, et l'avait amené à réfléchir.

— Passons au vote. Qui est pour les propositions de Bull ?

L'opposition se manifesta. Une longue et pénible discussion s'engagea. Des heures plus tard, Bull et Roi durent admettre qu'une grande partie des arguments négatifs devait être prise en considération. D'autres sujets furent ensuite abordés. Mais on s'accorda finalement pour mettre sur pied deux groupes de travail, qui devraient établir les

conditions préalables et les besoins logistiques.

Abattu et silencieux, Bull retourna dans ses quartiers.

Personne ne le haïssait, et personne ne l'insulterait ni ne l'attaquerait. Mais il restait le symbole de l'oppression. Et cela ne pouvait pas s'oublier aussi vite. Son passé lui collait à la peau.

3(55 < 5 + 2'\$1

CHAPITRE III

Peu après minuit, le chasseur se posa sur un petit astroport peu fréquenté de Miami.

Les femmes de la Planète Ovaron s'étaient décidées à sacrifier leur vaisseau spatial.

Elles étaient à peu près sûres que leur vaisseau serait découvert et qu'on chercherait à déterminer son origine. Nano Balwore posa le chasseur entre d'autres véhicules de taille analogue et stoppa les machines.

— Faisons vite. Il ne faut pas qu'on nous voie. À partir de maintenant, la situation va changer, dit-elle en se levant.

Elles avaient emporté avec elles tout ce qui aurait pu les trahir. Chacune avait rempli deux gros sacs, qui étaient restés en bas dans le sas. L'astroport n'était pas éclairé.

L'une après l'autre, elles sortirent du poste de pilotage et descendirent sur le sol de béton de l'aire d'atterrissage pour inspecter les lieux. Elles allaient avoir besoin d'un glisseur. À trois cents mètres de distance, elle aperçurent les lumières des petits bâtiments de l'astroport.

— Là-bas ! dit Marhola à voix basse.

Elles se mirent en marche et avancèrent rapidement dans l'obscurité. Elles obliquè-

rent sur la gauche avant d'atteindre le premier rectangle de lumière jaune découpé par l'éclairage sur le béton. Une cinquantaine de mètres plus loin, une clôture grillagée leur barra le passage.

— Un instant. Ça ne va pas être long.

L'arme dans la main de Nano émit un rayon jaune clair qui découpa le réseau mé-

tallique. Le grillage s'enroula sur le côté en grinçant. Les jeunes femmes franchirent l'obstacle.

— Il y a des glisseurs là-bas ! chuchota Terfy en avisant une petite place.

Elles s'arrêtèrent dans les ténèbres auprès d'une petite remise afin de s'orienter. Les lumières de Jacksonville 2 brillaient dans le lointain. La bande éclairée de la large piste pour glisseurs apparut entre les arbres, mais les quatre femmes étaient toujours à l'abri des ténèbres de la nuit. Seuls les bâtiments en bordure de l'astroport étaient éclairés *a giorno*.

Nano dit brièvement :

— Je vais prendre le grand glisseur argenté. La portière est ouverte, les clefs doivent être restées dessus.

Leur intention était de se fondre dans l'anonymat de la ville voisine. Elles pensaient y trouver des hôtels et d'autres endroits où se cacher, dans lesquels elles ne se feraient pas remarquer. Nano posa son sac et disparut à pas silencieux derrière la remise. Elle se

)HPPHVHQ PLVVLQR VHFUqWH

déplaçait avec rapidité. Elle réapparut bientôt auprès de la machine. Marhola tira son fusil et se plaqua étroitement contre le mur. Elle sentait son cœur battre à grands coups dans sa poitrine.

— Elle a réussi ! chuchota Nayn.

Le glisseur démarra. En bourdonnant, il pivota sur place avant de planer lentement vers l'endroit où se trouvaient les trois jeunes femmes. Il avait parcouru à peu près la moitié de la distance lorsqu'une porte du bâtiment coulisca. Deux puissants projecteurs s'allumèrent simultanément. La place fut noyée sous un flot de lumière.

— Halte ! Police ! Arrêtez-vous ! cria une voix grave et puissante.

Deux hommes surgirent de l'entrée. L'un partit vers la droite, l'autre vers la gauche.

Ils tenaient à la main des objets aux reflets métalliques. Terfy Heychen leva lentement son paralyseur et suivit dans son viseur le policier qui courait vers le glisseur.

Nano poussa la manette des gaz du véhicule. Celui-ci fit une embardée et fonça vers les jeunes femmes qui l'attendaient.

Terfy appuya sur la détente.

Le rayon paralysant balaya la place avec un chuintement et atteignit le premier policier à la poitrine. L'homme trébucha, écarta les bras et tomba sur les genoux. Puis il s'écroula sur le sol et roula sur le côté.

Le glisseur s'arrêta dans l'ombre portée du bâtiment.

— Vite, grimpez ! Prenez les sacs ! dit Nano à mi-voix.

Terfy se força à maîtriser le tremblement de ses mains. Elle se retourna posément et fit feu à trois reprises sur le policier qui courait en zigzag sur la place pour essayer d'éviter ses tirs.

La première salve toucha l'homme aux genoux. Il tituba et s'effondra. Mais il n'avait pas lâché son arme. Il pivota sur lui-même et tira vers le glisseur dont les portières s'étaient ouvertes. Le deuxième tir de Terfy se perdit sur la surface de béton, mais le troisième atteignit l'homme à l'épaule.

Le long trait de feu émis par le radiant du policier passa au-dessus de la place en feulant et ouvrit un énorme trou dans la paroi de la remise. Puis, l'homme eut un haut-le-corps et resta étendu sur place.

Sur le toit de la station, une sirène se mit à hurler. Terfy souleva un sac de sa main libre et le jeta à l'intérieur du glisseur. De la main droite, elle tirait salve après salve à travers les vitres et la porte ouverte, cherchant à atteindre les silhouettes qu'elle voyait se déplacer à l'intérieur du bâtiment.

Nayn et les autres étaient déjà dans le glisseur.

— Allez ! Vite ! cria Nano en s'approchant de Terfy avec la machine.

Le siège à côté de la conductrice était libre. Terfy bondit dans le glisseur qui prit immédiatement de la vitesse.

Terfy parvint à attraper la poignée et claqua la portière. Elle remit le cran de sûreté de son arme et la déposa auprès d'elle dans un

renforcement de la portière.

En se retournant, elle vit que deux glisseurs les avaient prises en chasse, tous phares allumés.

La lumière tomba sur un sac que Terfy avait oublié de ramasser. L'un des glisseurs de la police vint planer au-dessus du sac et s'arrêta. L'autre entama la poursuite, après avoir branché son gyrophare et sa sirène.

3(55 < 5 + 2\$1

— Ils nous tiennent ! Ils ne vont plus nous lâcher maintenant, dit Nano. Mais je ne vais pas me laisser faire aussi facilement !

Le glisseur rapide atteignit en moins d'une demi-minute sa vitesse maximale et fon-

ça le long des rampes de chargement des hangars, passant devant des machines qui luisaient dans l'obscurité comme d'étranges insectes géants lorsqu'elles étaient balayées par le faisceau des phares de leurs poursuivants. Le premier glisseur gagnait du terrain.

— La machine policière est en route, constata Marhola. Ils n'abandonneront plus

jusqu'à ce qu'ils nous tiennent.

— Mais ils ne nous ont pas encore.

À pleine vitesse, le glisseur s'engagea dans un petit passage entre les bâtiments. Il approchait du bout de la piste illuminée. À la dernière seconde, Nano fit freiner sa machine, vira de bord, et reprit de nouveau de la vitesse. Le glisseur tourna sur la droite en soulevant un nuage de poussière et se faufila entre les véhicules garés ici. Pendant ce temps, leurs poursuivants s'étaient rapprochés.

— Accrochez-vous, les filles ! dit Nano entre ses dents.

Nayn fut fascinée par la transformation de Nano qui, en l'espace de quelques se-

condes, venait de se changer en une véritable tigresse. Le glisseur vira de bord et mit le cap sur le petit passage entre les bâtiments, directement vers les phares de leurs poursuivants. Terfy retint son souffle, et Marhola poussa un petit cri de frayeur.

Vingt mètres avant le choc, Nano alluma tous ses phares. Six faisceaux de vive lumière blanche trouèrent l'obscurité comme des flèches et enveloppèrent le glisseur de leurs poursuivants. Elles distinguèrent ses trois occupants qui, éblouis, se protégèrent instinctivement les yeux en levant les bras.

Les deux engins fonçaient l'un vers l'autre comme deux projectiles.

— Noooooon ! cria Nayn Taibary en rentrant la tête dans les épaules.

Juste avant la collision, Nano braqua vers la gauche et prit en même temps quelques mètres de hauteur. Le glisseur grimpa en oblique, raclant au passage un mur sur sa gauche et creusant avec son aileron une profonde éraflure dans le toit de son poursuivant, dont les gyrophares furent arrachés.

Le glisseur de police se mit à tournoyer sur lui-même et alla heurter une machine sur sa droite. Il rebondit et fut projeté contre un mur du côté gauche, faisant jaillir une gerbe d'étincelles derrière lui. Ensuite, l'engin redémarra avec une secousse et fonça sur un tas de conteneurs cubiques remplis de liquide.

Il y eut un bruit de tonnerre. Puis, on entendit les craquements et le vacarme des ré-

cipients qui, comme les pièces d'un jeu de construction, tombaient les uns sur les autres, faisant éclater les vitres du glisseur et ensevelissant la machine sous eux. Nano reprit le chemin par lequel elles étaient arrivées jusqu'ici.

Clic ! Les quatre phares s'éteignirent de nouveau.

— Es-tu folle ? s'écria Terfy en levant son paralyseur. Où vas-tu, Nano ?

Nano Balwore rit avec ironie.

— Je retourne là d'où nous venons. Nous n'avons pas besoin d'être reprises en

chasse. Du moins, pas pour le moment.

À l'abri de l'obscurité, le glisseur retourna sur la place en traversant les nuages de poussières virevoltants, repassant devant toutes les machines, les bâtiments et les plates-

formes de chargement. D'ici quelques secondes, elles allaient retrouver les hommes de l'autre glisseur.

— Marhola ! appela brièvement Nano.

— Oui ?

— Prends mon arme et stoppe leur glisseur.

— Je vais essayer.

Marhola ouvrit une vitre, qui s'abaissa en bourdonnant. Le glisseur ralentit brutalement et contourna silencieusement la place. Les canons de deux armes apparurent par la vitre ouverte. Soudain, Nano alluma de nouveau ses phares. Marhola et Terfy firent feu simultanément. Les rayons paralysants atteignirent la carrosserie du véhicule de police.

L'attaque prit les hommes totalement par surprise. Toute la scène ne dura que quelques secondes. Ensuite, les machines se remirent à hurler et emportèrent le glisseur, toujours plus vite, en direction de la ville.

Elles arrivèrent à l'extrémité de la piste pour glisseurs. La machine s'engagea à toute allure entre les deux bandes lumineuses de la route. Au-delà des arbres, on distinguait déjà plus nettement les lumières de la ville.

— Nous allons devoir assimiler le fait que nous faisons notre entrée dans une civilisation spécifique, dit Nano.

— Que veux-tu dire exactement par là ? demanda Terfy en rangeant, les doigts

tremblants, son paralyseur dans la poche intérieure de sa veste.

— Elle veut dire que les gens d'ici ne font rien si on ne leur donne pas les ordres correspondants. Personne ne fait quoi que ce soit pour aider son " cher " voisin. C'est une vie semblable à celle des robots. Souviens-toi des émissions visiophoniques.

— Nous allons avoir du mal. Il sera difficile d'adopter ce genre de comportement.

Nano se retourna et braqua son regard sur Nayn, qui venait d'exprimer cette opi-

nion.

— Nous allons devoir apprendre, et vite ! Nous avons le choix entre l'adaptation ou la mort.

Nayn se secoua. Elle s'était imaginé cette mission très différemment. Difficile certes, mais pas au point d'y risquer leurs vies ! Le glisseur fonçait avec une vitesse constante. Il était environ une heure et demie, et toute vie semblait être arrêtée sur la Terre.

Tout était endormi.

De longues minutes passèrent. Deux des jeunes femmes balayèrent la bande de fré-

quences sur leur récepteur radio et essayèrent de découvrir si on les recherchait. Mais elles ne captèrent rien qui pût leur donner un indice. Malgré tout, leur angoisse croissait.

Juste avant de franchir les limites de la ville, Nano Balwore fit grimper le glisseur et le dirigea à travers champs vers le bâtiment le plus haut et le plus éclairé.

L'homme, allongé avec décontraction sur une chaise longue, avait la taille mince, un profil d'oiseau de proie, et des yeux froids et calculateurs. Il avait relevé la partie inférieure du lourd mécanisme de chrome, de plastique et de cuir, pour y reposer ses jambes croisées. Ses orteils battaient la mesure sur la musique d'un tube insipide. Il portait un pantalon blanc effiloché mais extrêmement propre.

— Champagne ! dit-il à voix basse.

3(55 < 5 + 2'\$1

Sa voix était douce, mais son intonation était inquiétante. La fille en bikini assise sur le tapis à poils gros et blancs se leva et alla jusqu'à l'armoire réfrigérée semi-robotisée.

— Pour toi aussi. Je veux qu'on ait tous les deux la pêche aujourd'hui, dit l'homme.

Près de lui, sur une lourde et précieuse table de marbre, était posé un objet parallé-

lépipédique qui ressemblait à un poste de radio portable.

Avec un léger pétilllement, le champagne coula dans les deux coupes. La fille avait un visage séduisant, encadré par des cheveux roux qui lui tombaient sur les épaules. Elle s'approcha de l'homme et lui tendit un verre. Il le prit entre ses doigts en lui lançant un regard scrutateur.

La musique s'interrompit. Une voix grinçante la remplaça. L'homme se tendit im-

perceptiblement. Tout en écoutant le message, il vida tranquillement la moitié de sa coupe de champagne avant de la reposer sur la table. Il attrapa la fille par une jambe et l'attira brusquement près de lui.

Le contenu de ce premier message était instructif.

L'homme souriait froidement, lorsque la musique reprit. Il étendit le bras. Ses

doigts se recourbèrent à la façon des serres d'un oiseau. Tout à coup, un bruit retentit qui fit sursauter la fille.

L'homme s'était mis à marteler rapidement le marbre avec un doigt de sa main

droite. Le bruit porta sur les nerfs de la fille. Il dura environ dix secondes, puis il cessa soudain.

La fille fixa l'homme de ses grands yeux. Il haussa les épaules et son regard se perdit dans le vide. Ses pensées n'étaient plus avec elle, mais il l'attira tout de même contre lui.

Elle laissa tomber son verre. Le champagne se renversa sur le tapis. Tout en réflé-

chissant, l'homme se mit à caresser la fille. Ses mouvements étaient mécaniques, mais elle répondait néanmoins à ses gestes.

— Tu me rends folle, lui chuchota-t-elle à l'oreille.

Ses doigts accentuèrent leur pression. Finalement, ses yeux se reposèrent sur son visage.

— Tu m'excites, dit-il.

Puis il l'embrassa avant d'ôter le reste de ses vêtements. Ils étaient ensemble depuis une semaine, et ils se plaisaient parfaitement l'un à

l'autre pour une raison mystérieuse.

Leur désir renaissait constamment. Et il était plus profond et essentiel qu'à l'habitude.

— Ce message... C'était important ? murmura la fille en se lovant contre lui dans le siège souple.

Le haut-parleur jouait maintenant un autre air.

— Possible... dit-il.

Ils s'embrassèrent. Les mains de l'homme enserrèrent les bras de la fille. Ses ongles s'enfoncèrent dans sa peau.

Peu de temps après, la musique s'interrompt de nouveau. Le corps de l'homme se

figea comme une statue de pierre. Il se concentra sur l'écoute du message. Cette fois, le communiqué fut plus long et détaillé. C'était à l'évidence exactement ce qu'il attendait.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda la fille en se libérant lentement d'entre ses bras.

)HPPHVHQ PLVVLRLQ VHFUqWH

— Ça m'intéresse, c'est tout, dit-il en repoussant ses cheveux de sur son visage.

Cela pourrait se révéler important.

Un objet volant avait été signalé par une station d'observation. Le message avait été diffusé trop tardivement pour déclencher des recherches.

Plus tard, il y avait eu d'autres communiqués qui, en s'additionnant, menaient à une conclusion logique... Mais seulement à son point de vue d'outsider !

Un cambriolage dans une maison...

Quelqu'un qui avait vu décoller un chasseur portant une immatriculation étrangère...

Un atterrissage clandestin sur un petit astroport proche de Marina

Tower...

Et cette nuit, un affrontement avec la police lors d'une folle poursuite à bord de glisseurs lourds...

D'après les signalements, trois femmes et un grand Noir...

— Remplis encore mon verre, dit l'homme en relevant son siège.

Le récepteur spécial se remit à diffuser de la musique et des messages gouverne-

mentaux destinés à l'endoctrinement de la population. Sa coupe pleine à la main, l'homme sortit lentement sur la terrasse. Il porta sa main libre à ses yeux pour se proté-

ger de la vive lumière du soleil.

Ces événements éveillaient son intérêt.

Son séjour à New York était terminé depuis longtemps. Il en était reparti et s'était approprié un appartement dans la ville à moitié désertée de Marina Tower, un centre urbain pourvu de tout le nécessaire, même pour des individus exigeants. L'appartement était bien équipé, et la fille qu'il avait prise avec lui veillait à ce qu'il ne s'ennuyât pas.

Mais il l'oublierait sur-le-champ dès qu'il se lancerait dans une nouvelle opération. Il était un outsider, et le devoir qu'il s'était lui-même fixé consistait à traquer et éliminer les malades.

Il travaillait de nouveau seul, sans le soutien du gouvernement. Reginald Bull avait disparu et personne ne lui avait payé la prime promise. Il considérait donc comme auparavant que le butin qu'il ramassait constituait sa récompense.

La fille vint le rejoindre sur la terrasse. Elle se pressa contre lui avec insistance.

— Qu'y a-t-il, Jocelyn ? Tu m'ignores tout d'un coup. Tu ne veux plus de moi ?

Jocelyn *le Pic* haussa les épaules et but une gorgée.

— Tu sais que je vis du butin que je prends à mes adversaires. Ces derniers temps, je n'ai pas eu beaucoup d'occasions de chasser.

— Que veux-tu dire ?

Elle lui posa la main sur l'épaule et se mit à caresser lentement sa peau bronzée.

— Je veux dire que je suis en train de réfléchir pour savoir si je vais entreprendre une nouvelle opération, dit-il en regardant dans la direction du petit astroport.

Quatre personnes se cachaient quelque part là-bas. C'étaient sans aucun doute des malades, et il était presque certain qu'ils venaient du repaire de Roi Danton. Seuls des fous délinquants et incurables pouvaient oser défier la police à bord d'un glisseur.

— Quelle genre d'action, Jocelyn ?

Cette fille était séduisante, mais son intelligence était loin de pouvoir rivaliser avec la sienne. Elle n'était pas parvenue à se faire une idée en rassemblant la vingtaine de communiqués entendus ces dernières heures. Alors que pour lui, tout était assez clair.

— Oublie ça, dit-il. Je crois que je vais partir d'ici quelques heures.

3(55 < 5 + 2'\$1

Son appartement était en réalité une petite forteresse équipée d'armes, de systèmes d'observation et de dispositifs défensifs divers. Et ce n'était là que l'un de ses dix appartements dispersés sur toute la planète. Personne n'en savait rien. Et comme auparavant, le gouvernement tolérait l'action des outsiders.

— Qu'as-tu l'intention de faire ? murmura-t-elle, effrayée. Une nouvelle traque ?

— Oui, dit-il d'une voix rauque. Une nouvelle traque. Et avec des perspectives particulièrement excitantes cette fois-ci.

Il avait ramassé cette fille en bas, dans le port des yachts, et l'avait entretenue ici ces dernières semaines, dans son appartement. La passion, l'alcool, le sommeil et le soleil avaient été leurs seules préoccupations. Il en avait eu besoin après les fatigues consécutives à une poursuite qui l'avait conduit jusqu'ici depuis la banlieue de New York. À

présent, il se sentait frais et dispos. Il pouvait engager une nouvelle

chasse. Ses armes (et son intelligence était sa meilleure arme) s'étaient suffisamment reposées. Il jeta son verre par-dessus la balustrade et se retourna.

— J'ai une mission, dit-il brusquement. (La fille eut peur de l'éclat sauvage de ses yeux.) Ma mission, c'est de traquer les malades et les délinquants pour les éliminer.

— Et... ?

En réalité, ils ne se connaissaient pas du tout. Simplement, quelque chose les avait réunis et conduits ici. Cette fille ne le comprenait pas. Elle ne pouvait pas savoir ce que représentait un outsider, quelles étaient ses raisons d'agir. Lui-même se considérait comme un chevalier du trente-sixième siècle, qui était simultanément juge et bourreau, selon sa propre loi.

— Je pense avoir repéré quatre délinquants, dit-il à voix basse.

La fille ne l'intéressait déjà plus. C'était comme si elle n'était pas là. Il se força néanmoins à lui lancer un bref regard et à lui dire :

— Je vais bientôt partir. Tu peux rester ici. Quand je reviendrai, soit après la traque, soit pendant une pause, j'aurai besoin de toi. De ton aide et de tes ardeurs. Fais ce que tu veux en attendant.

Les malades entouraient les relations entre êtres humains d'une enflure de sentiments ridicules, qui n'étaient qu'une perte de temps. Jocelyn *le Pic* se réjouissait d'être un homme sain. Il ne pouvait pas imaginer une relation humaine plus belle et plus efficace que celle-ci : courte, précise, purement pragmatique.

La fille hocha la tête et dit après quelques secondes de réflexions :

— Je reste. Je t'attendrai.

— Excellent ! Va à la cuisine et prépare-nous un bon petit repas.

— Oui, tout de suite.

Il la regarda, perdu dans ses pensées, tandis qu'elle quittait la terrasse ensoleillée.

Son corps était joli, mais à son attitude, Jocelyn reconnut qu'elle était troublée. Elle savait que la situation avait changé. Ce nouveau Jocelyn lui faisait peur. Sa faculté de se concentrer d'une seconde à l'autre sur

une nouvelle tâche l'effrayait. Jocelyn réfléchissait en silence. Il regagna la fraîcheur de l'appartement.

Il ne se posait qu'une seule question.

À quel moment allait-il devoir commencer la chasse ? La fièvre s'était emparée de lui. Un chasseur avait besoin de cette fièvre pour se surpasser. Il connaissait cette sensation qui traversait son corps comme un fleuve de feu. Et il l'aimait.

)HPPHVHQ PLVVRQ VHFUqWH

CHAPITRE IV

Nano Balwore examinait son reflet dans le miroir. Machinalement, elle se passa encore un coup de brosse dans les cheveux. C'était un geste purement mécanique, sans signification particulière. Nano savait qu'elle n'était pas d'une beauté parfaite, malgré son visage étroit aux traits fins dans lesquels transparaissait l'influence de quelques ancêtres originaires d'Égypte. Elle était mince et vigoureuse. Et des quatre femmes venues jusqu'ici, elle aurait sûrement été la plus à même de convaincre un homme normal de la Terre d'aller vivre à ses côtés sur la Planète Ovaron.

— Ça ira comme ça, dit-elle en haussant les épaules et en jetant la brosse dans son sac ouvert.

Elle regarda par la grande baie vitrée et vit Marhola qui sortait de la piscine et commençait à se sécher.

« Elle s'expose au danger », pensa Nano.

Mais à vrai dire, se terrer dans les pièces à l'intérieur du bungalow ou sortir au dehors faisait peu de différence pour elles.

La porte de séparation glissa sur le côté et Nayn Taibary fit son entrée. Elle avait passé une légère robe de chambre.

— Le petit déjeuner est prêt, dit Nayn. Tu viens ?

— Je m'attends à voir arriver la police. Pas parce qu'elle nous cherche, mais plutôt pour un contrôle de routine.

— C'est possible. Marhola et Terfy vont bientôt arriver.

Elles avaient trouvé ce motel sur la plage aux premières heures du

jour et avaient pu y louer quatre chambres individuelles sans difficulté. Leur glisseur était parqué à environ deux kilomètres, au milieu d'une quantité d'autres véhicules.

Nano et Nayn prirent place à la table. Le motel n'était pas vraiment à l'abandon, mais on sentait nettement que les robots et la direction n'assuraient plus qu'un service réduit au strict minimum. En tout cas, la nourriture était correcte et le café sentait bon.

Les postes de visiophonie restaient branchés en permanence.

— Après ces quelques heures de sommeil, nous allons devoir décider de ce que

nous envisageons de faire, dit Marhola qui venait d'entrer et de se laisser choir sur un siège libre.

Nayn toussota nerveusement et dit d'une voix timide :

— Nous n'avons qu'à nous promener dans les rues et questionner les gens, jusqu'à ce que quelqu'un nous indique le chemin pour rejoindre Roi Danton.

3(55 < 5 + 2'\$1

Marhola el Fataro, qui avait prit la tête de cette entreprise téméraire, vint s'asseoir la dernière à la table et se servit du café.

— Nous allons nous séparer, dit-elle après avoir bu une longue gorgée. Jusqu'à pré-

sent, nous avons eu de la chance. Mais il ne faut plus trop compter là-dessus.

— C'est d'accord, dit Nayn. Mais nous ne savons toujours pas comment nous y

prendre.

Elles avalèrent leur petit déjeuner d'assez bon appétit. L'argent avec lequel elles ré-

glèrent leur note était vieux de quarante ans, mais il avait toujours cours.

Naturellement, elles avaient chacune de leur côté beaucoup réfléchi à

leur mission.

Mais elles n'étaient sûres de rien. Aucune possibilité d'action évidente ne s'offrait à elle.

— J'ai beaucoup de respect pour les décisions démocratiques, dit Marhola. Mais

cette fois, je dois donner un ordre formel. Nous allons nous séparer jusqu'à ce soir, huit heures. Chacune de nous quatre prendra une direction différente. Nous observerons ce qui se passe autour de nous. Nous devons essayer de nous comporter comme des aphiliennes. Nous savons qu'il y a beaucoup de gens qui ont réussi à s'enfuir. Nous rassemblerons tous les indices que nous pourrions trouver. Et ce soir, nous nous retrouverons ici pour mettre en commun nos informations. Nous ne pouvons rien faire de plus pour le moment. Nous n'aurons pas besoin de plus de vingt-quatre heures pour accomplir ce travail.

Nayn roula des yeux et chuchota d'un air affecté :

— Et dire que toute la planète est pleine d'hommes charmants, aussi affectueux que des robots ! Pouah !

Elles avaient naturellement observé avec attention tous les hommes qu'elles avaient croisés jusqu'à présent, mais elles demeuraient incapables de faire la différence entre un homme normal et un aphilien.

— Oubliez les hommes ! Tous ceux que vous voyez ici sont des malades et sont nos ennemis. S'ils savaient d'où nous venons, ils nous pourchasseraient et nous enferme-raient.

Nano s'esclaffa et remarqua :

— Je n'ai encore jamais été enfermée avec un homme.

— Tu auras peut-être ce plaisir douteux plus vite que tu ne le voudrais. Nous sommes au moins sûres d'une chose : nous sommes habillées correctement.

Elles n'attireraient pas l'attention tant qu'elles ne feraient pas usage de leurs paralyseurs ou ne réduiraient pas des glisseurs à l'état de tas de ferraille. Marhola s'appuya au montant de la porte et indiqua la direction du parc à l'abandon qui entourait la piscine.

— Allons-y. Chacune notre tour... Vous avez pris vos armes ?

— Oui.

Elles portaient seulement de petits paralyseurs sous leurs vêtements. Jusqu'à pré-

sent, elles n'avaient pas eu la moindre preuve qu'on eût établi un lien entre leur chasseur et l'incident avec la police. Elles prirent un peu d'argent, firent débarrasser leur table par les robots, et quittèrent l'hôtel l'une après l'autre.

Marhola fut la première à traverser le parc et à partir d'un pas décidé en direction du centre-ville.

)HPPHVHQ PLVVLQR VHFUqWH

La ville présentait un aspect normal aux yeux de Marhola. Elle voyait des glisseurs et des piétons, des machines et de l'animation. La jeune femme chercha des différences.

Sur la Planète Ovaron, elle était chef du gouvernement, mais ici elle se sentait mal à l'aise. Elle voyait des gens apparemment honnêtes et normaux qui vquaient à leurs occupations dans un environnement normal.

Marhola s'arrêta et regarda autour d'elle. Elle marchait dans la ville depuis deux heures déjà. Quelque chose avait éveillé son attention, mais elle n'arrivait pas à préciser de quoi il s'agissait. Elle laissa errer son regard sur le spectacle qui s'offrait à elle.

Elle se trouvait sur une petit place circulaire.

Elle était entourée de hauts bâtiments auxquels des escaliers et des rampes don-

naient accès. Longtemps auparavant, il y avait eu une fontaine ici : de gros blocs de pierre sur lesquels coulait l'eau d'une source. Mais les arbres tout autour du centre étaient retournés à l'état sauvage et la fontaine était à sec.

« Que se passe-t-il ici ? Qu'arrive-t-il donc aux Terraniens ? » pensa-t-elle.

Elle récapitula tout ce qu'elle avait vu. Elle avait vu des femmes et des hommes, mais pas d'enfants. Et soudain, ce fait la frappa.

Aucun enfant ! Et aucun homme âgé de plus de cent à cent vingt ans...

Elle s'angoissa.

C'était là un signe certain que la transformation amorcée quarante ans plus tôt avait entre-temps abouti. Les enfants, ainsi que cela avait été décidé jadis, devaient grandir sous la surveillance de l'État à l'écart de leurs parents. Les vieillards étaient écartés de la vie publique et enfermés dans des hospices, dont personne ne connaissait le rôle exact.

Et les gens qu'elle voyait ici vaquaient à leurs affaires avec indifférence sans s'occuper de leurs voisins. Ils ne lui prêtaient pas non plus attention, bien que la circulation commençât à augmenter sur le petit pont où elle s'était arrêtée pour observer les allées et venues sur la place en contrebas.

Un mot s'imposa à son esprit : indifférence ! C'était le terme exact qui caractérisait le comportement de tous les gens qu'elle voyait ici. Ils se déplaçaient comme des ma-rionnettes, comme des automates programmés. Autrement dit, c'étaient des aphiliens qui avaient perdu tous leurs sentiments.

— Non, non ! C'est intolérable ! dit-elle en serrant les dents, mais sur un ton si ferme que les quelques passants derrière elle avaient dû l'entendre.

Toutefois, lorsqu'elle se retourna en croyant s'être trahie, elle put constater que personne ne l'avait entendue. Aucun des piétons n'avait réagi. Elle se ressaisit et passa sa main dans sa chevelure noire, tripotant avec nervosité la longue tresse sur sa nuque. Un homme passa près d'elle et la regarda. Puis il haussa les épaules et s'éloigna. Il se retourna ensuite trois fois sur elle.

Elle prit conscience du fait qu'elle était la seule personne de l'endroit donnant l'impression d'avoir du temps à perdre. Elle se remit en marche. Une crainte étrange la saisit lorsqu'elle s'engagea sur le pont. Elle jeta un coup d'œil au passage sur le flot des glisseurs et observa les visages des passants. Jusque-là, elle n'avait pas encore échangé un seul mot avec quiconque.

Et elle prit alors vraiment conscience de ce qu'elle savait pourtant depuis leur atterrissage sur la Terre.

Ces gens ne se parlaient pratiquement pas. Ils semblaient être étrangers les uns aux autres. Ils n'avaient pas de contacts entre eux. Une sensation glaciale la saisit lorsqu'elle passa sous le pont pour se diriger vers un kiosque, sur lequel elle avait aperçu des journaux et des magazines. À quatre mètres devant elle, une porte s'ouvrit. Une femme tituba vers l'extérieur et poussa un cri lorsque l'homme qui s'était élancé derrière elle dans l'escalier la frappa violemment au visage.

Marhola fit un pas en avant, mais s'arrêta immédiatement.

« Ne pas intervenir », se rappela-t-elle.

La femme perdit l'équilibre. Elle buta contre une marche et tomba lourdement dans l'escalier, poussant un nouveau cri. L'homme, qui devait avoir une cinquantaine d'années, saisit la femme par un bras pour la remettre debout. Il leva de nouveau la main sur elle et la gifla brutalement.

Marhola pressa le pas en direction de la scène. Elle tendit le bras pour empoigner l'homme par le revers de sa veste et le repoussa à cinq mètres sur la droite. Il alla donner du dos contre une vitre qui se mit à vibrer sous le choc.

Marhola se pencha. Elle venait de mettre en œuvre ses forces physiques pendant

quelques secondes, et elle avait senti la facilité de mouvement que lui permettait la pesanteur réduite. Elle aida la femme à se relever et lui dit sur un ton apaisant :

— Je vais vous aider, mademoiselle. Venez avec moi.

La femme, dont le visage était rougi sous l'effet des coups, pleurait en silence sans comprendre.

Quelques passants s'étaient arrêtés. L'homme se décolla du mur et bondit vers Marhola en criant :

— Fichez le camp ! Ça ne vous regarde pas !

Marhola relâcha la femme. Elle se retourna à demi et attendit l'attaque de l'homme.

Elle ne savait pas ce qui s'était passé entre eux, mais cet incident l'avait profondément choquée. Nul n'avait le droit de frapper une

femme. Et c'était une infamie que de le faire en public.

L'homme s'approcha, le visage déformé par la rage. Elle l'attendit tranquillement.

Tandis qu'il prenait son élan, il comprit qu'il était en présence d'une non-aphilienne.

— Espèce de malade ! lui cracha-t-il au visage.

Un second groupe de spectateurs s'était formé, qui regardait la scène sans réagir.

Marhola commença alors à se défendre.

Elle para le premier coup de l'homme du plat de la main. Instantanément, elle changea de position. Elle saisit son adversaire aux jambes et le fit basculer à la renverse.

Sans le lâcher, elle se retourna et le lança en l'air. L'homme voltigea dans les airs et retomba lourdement sur les genoux et les épaules. Puis, Marhola le souleva sans peine au-dessus de sa tête en le tenant par une jambe en un bras. Elle se pencha en arrière et projeta le corps droit devant elle, vers un groupe de gens qui voulaient venir à l'aide de l'assaillant.

Au milieu des cris et des jurons, six personnes furent renversées et s'affalèrent sur le sol. Marhola ne s'occupa pas de cet amoncellement de corps et dégringola d'un pas léger les quelques marches pour s'arrêter auprès de la femme en train de pleurer. Celle-ci la regarda bouche bée comme un être fabuleux.

)HPPHVHQ PLVLRQ VHFUqWH

— Pourquoi vous a-t-il frappée ? demanda Marhola en effleurant des doigts la joue gonflée de la femme.

Mais elle n'obtint pas la réaction attendue. La femme porta ses mains à sa bouche et s'écarta d'elle. Elle remonta lentement l'escalier à reculons et bredouilla :

— Vous êtes une malade... Partez... Je ne vous dénoncerai pas. Courez !

Des cris montèrent du groupe de spectateurs, fort à présent d'une trentaine de personnes.

" Une malade ! Appelez la police ! "

Elle avait fait exactement ce qu'elle n'aurait dû faire à aucun prix. En dehors d'elle, personne n'aurait eu l'idée de s'occuper d'un tel incident. Personne ne faisait rien sans ordres ou sans une motivation particulièrement puissante.

" Une malade ! Police, arrêtez-la ! "

Les témoins se mirent en mouvement. Ils convergeaient tous sur Marhola. Elle fit un bond de côté, observant autour d'elle avec inquiétude. Là-bas, devant elle, il y avait un pont presque désert par lequel elle pourrait prendre la fuite.

" Une malade ! " criaient les gens.

Marhola baissa la tête et grimpa l'escalier au pas de course. Elle se fraya un passage dans la petite foule. Quelqu'un se mit en travers de sa route. Deux brefs mouvements des bras, deux coups secs, suffirent à repousser l'homme hors de son chemin. Marhola comprenait maintenant de quelle arme elle disposait vraiment. Comparée à celle des Terraniens, sa force physique était celle d'une championne. Elle piqua un sprint et atteignit en dix enjambées une vitesse incroyable. Elle fonça sur deux hommes qui tentaient de lui barrer le passage. Effrayés, ceux-ci s'écartèrent vivement lorsque le projectile humain arriva sur eux.

Deux cents mètres plus loin, un glisseur de police tournait lentement à l'angle d'un bâtiment.

La petite place s'était changée en pandémonium.

À l'endroit où la femme avait été battue, les gens s'interpellaient. Une quinzaine d'hommes de tous âges s'élancèrent à la poursuite de Marhola. De l'autre côté, les passants devinrent attentifs. Marhola parcourut comme une tornade les deux cents mètres le long du parapet. En dessous d'elle, elle vit deux glisseurs entrer en collision malgré leur pilotage automatique. Quelques chauffeurs donnèrent des coups d'avertisseurs. Les vendeurs et les clients sortirent des magasins, ne comprenant pas ce qui se passait. Mais il y avait toujours quelqu'un pour crier :

" Une malade ! Elle s'enfuit là-bas ! Police, une malade ! "

Pendant ces quelques secondes où elle courut en zigzaguant entre les passants et les curieux, Marhola comprit que le terme " malade "

devait être devenu synonyme de dé-

linquant. Ils pourchassaient tous ceux qui n'étaient pas comme eux.

Et en ce moment, ils pourchassaient Marhola.

Elle atteignit le pont. Elle fit un bond et donna un coup de pied contre la poitrine d'un homme qui la menaçait d'un gourdin. L'homme poussa un cri étouffé et s'effondra.

Son arme tournoya dans les airs et retomba sur la chaussée.

Puis, l'étrangère se retourna et sauta sur le pont.

Toutes sirènes hurlantes, les glisseurs de police prirent de la hauteur et foncèrent directement vers Marhola. Elle glissa la main sous sa veste et sentit le paralyseur sous ses

3(55 < 5 + 2'\$1

doigts. Tout en courant vers les arbres du parc au-devant d'elle, elle fit sauter le cran de sûreté de son arme.

L'intensité des cris diminuait au fur et à mesure qu'elle s'éloignait de la place. Elle grimpa à toute allure un escalier, traversa une petite passerelle, sauta par-dessus des glisseurs en stationnement, et passa comme une flèche entre des passants pris au dé-

pourvu.

Mais le son de la sirène se rapprochait.

Une autre se mit à mugir, venant d'une autre direction. Le son était plus net et plus fort. Marhola commença à se douter qu'elle était perdue. Par où devait-elle fuir ? Retourner à l'hôtel ? Cela signifierait trahir ses trois amies.

Elle était arrivée sur une place entourée de maisons. Ses pieds foulaient une herbe fine et terreuse. Elle s'arrêta et visa avec son paralyseur le premier glisseur de police qui s'approchait.

— J'y arriverai ! murmura-t-elle en pressant sur la détente.

Elle envoya deux salves avec son arme. Lorsque l'un des policiers se mit à tirer à son tour depuis l'un des glisseurs, la jeune femme se remit à courir. Elle prit sa respiration et fonça vers le glisseur, penchée en

avant et changeant sans arrêt de direction. Elle ne faisait plus attention au terrain, mais gardait le regard fixé sur les hommes derrière le pare-brise. Son arme crachait sans interruption des rayons paralysants. Marhola fit un bond de côté comme un torero pour éviter le glisseur, qui passa à toute vitesse devant elle. Trois de ses tirs atteignirent les policiers à l'intérieur du véhicule. Le glisseur s'engagea dans une étrange trajectoire circulaire et fut brutalement stoppé en heurtant un tronc d'arbre avec grand fracas. Mais à la même seconde, un rayon narcotique toucha Marhola.

Le second glisseur fondit comme un rapace sur la surface herbeuse. Le canon nar-

cotique tira une seconde fois sur le corps déjà flasque de Marhola.

Le glisseur se posa juste à côté d'elle en soulevant un nuage de poussière. Le mu-gissement des sirènes diminua et mourut. Deux policiers s'approchèrent, le radiant à la main.

— Une fille ! grogna l'un d'eux.

— Et quelle fille... Ce doit être une malade, hein ?

— Aucune idée.

— Allez, dans le glisseur. On l'emmène au commissariat.

— Ils vérifieront là-bas si c'est bien une malade.

Marhola fut soulevée et jetée sur la banquette arrière du glisseur. Entre-temps, la police avait commencé à interroger les témoins.

— Ça se pourrait. Repense à cette agression sur l'astroport.

— Peu importe. Partons d'ici et continuons notre travail.

Le chef du groupe de policiers désigna le glisseur qui planait toujours devant le tronc d'arbre et luttait vainement contre cet obstacle en faisant rugir ses machines. L'officier dit à haute voix :

— Occupez-vous de ce glisseur ! Ramenez-le au commissariat ! Nous repartons !

— À vos ordres !

Un changement se produisit sur les visages des badauds attroupés, qui ne se disper-saient que lentement et avec hésitation. Ils avaient été un

moment tiré de leur froide

)HPPHVHQ PLVVLRQ VHFUqWH

indifférence par cet événement sensationnel. Mais maintenant que l'incident était clos, ils redevenaient des êtres qui ne s'intéressaient à leurs voisins que par nécessité. Ils se séparèrent en silence, songeant aux quelques sujets de conversations raisonnables qu'ils pourraient avoir à ce sujet après leur journée de travail.

Le glisseur de police s'éleva, s'orienta et prit ensuite de l'altitude. Il grimpa par-dessus les maisons et prit la direction du commissariat situé au centre de la petite ville.

Les policiers ne savaient pas encore qui était la femme étendue, immobile, sur la banquette arrière.

Nayn Taibary tourna la petite cuillère usagée dans sa tasse et dit au bout de quelques secondes :

— Que feriez-vous si vous découvriez un malade dans votre entourage ?

L'homme avec qui elle parlait depuis quelques minutes la regarda d'un air inexpressif. Nayn savait qu'elle pouvait rivaliser sans peine avec nombre des filles présentes ici.

L'homme assis en face d'elle sur une chaise de la cafétéria était attiré, cela se devinait sans peine à son regard. Il jaugait chaque parcelle de son corps et ne se donnait même pas la peine de dissimuler sa convoitise.

— Je le dénoncerai aussitôt à la police, répondit-il. Je serai libre à quatre heures.

Nous pourrions aller chez moi.

— Peut-être.

Le jeune homme resta quelque peu stupéfait. Jusqu'à présent, il n'avait encore jamais entendu une femme lui faire cette réponse. Simplement, elles acceptaient ou non de venir avec lui, selon leur envie du moment. Il laissa glisser son regard sur la peau d'ivoire de la jeune femme aux cheveux noirs, et fixa intensément sa gorge et ses avant-

bras nus.

— Savez-vous que beaucoup de malades se sont enfuis ? Ils doivent rejoindre une organisation.

— Il n'y a pas beaucoup de malades qui s'échappent. Nous les rattrapons tous.

Nayn but une gorgée de café et examina ce Terranien typique. Elle se souvenait

qu'il ne restait plus un seul homme sur la Planète Ovaron. Mais même dans ces circonstances, elle n'aurait jamais pu éprouver le moindre sentiment pour celui qui la dévorait des yeux en ce moment même.

— Seras-tu encore ici quand je reviendrai à quatre heures ? demanda le jeune

homme.

— Sûrement. Je t'attendrai, répondit-elle sur un ton distant et une expression indifférente sur le visage. Imagines-tu ce que tu ferais si tu étais l'un de ces malades ?

Il la fixa avec étonnement. Il ne comprenait pas bien cette question.

— Je suis sain et normal, dit-il. Nous pourrions rester ensemble, peut-être deux ou trois jours.

Elle ne comprenait pas complètement sa façon de penser, mais elle imaginait bien ce qu'il sous-entendait. Elle était tout de même médecin-chef et membre du gouvernement ! Elle commençait cependant à avoir sérieusement peur. Une planète sur laquelle régnait une telle froideur dans les relations humaines n'avait plus longtemps à vivre, même s'il y naissait encore suffisamment d'enfants. Ce monde retournait à un état de barbarie, certes technicisée, car elle avait constaté que personne ne négligeait l'instruc-

3(55 < 5 + 2\$1

tion et les connaissances. Ils étaient intelligents, adroits et travailleurs, mais ils ne connaissaient plus l'amour. Même pas l'amour des plantes ou des animaux...

— Cela pourrait se faire, dit-elle. J'ai du temps libre aujourd'hui. Changement de production... Je travaille à la chaîne.

Un petit chien fit son apparition à côté d'une table située près de l'entrée. Il s'arrêta et leva un regard suppliant vers le couple assis à la table, sur laquelle un indéfinissable gâteau était posé dans une assiette. Le chien ressemblait à un croisement entre un cani-che et un putois. De surcroît, il dégageait un nuage de poussière à chaque fois qu'il faisait un mouvement.

— Je ne suis pas malade, dit le jeune homme en suivant son regard. Mais...

Lorsqu'il constata qu'elle observait le chien, il se détourna, l'air déçu.

— Je t'ai demandé quelque chose, dit Nayn en braquant sur lui ses grands yeux

noirs.

— Oui ?

— Que font les malades lorsqu'ils veulent s'enfuir ?

— Ils courent, dit-il en haussant les épaules. On les retrouve toujours quelque part.

— On les ramène ? Qui les retrouve ?

— Je ne sais pas. La police. Ou bien ils se font descendre par un outsider qui cherche du butin.

Nayn Taibary sentit un frisson remonter le long de sa colonne vertébrale jusque

dans sa nuque. Elle appuya ses mains sur la table, pour dissimuler le tremblement de ses doigts.

— Les outsiders ?

— Tu sais bien, dit-il. Tu n'écoutes jamais les informations ? De temps à autre, on retrouve un cadavre dans un parc ou une maison abandonnée. C'était un malade, mis hors d'état de nuire par un chasseur. Tu es un peu bête. Ah oui ! c'est vrai... Tu travailles à la chaîne...

— Mais je sais faire de la bonne cuisine ! dit-elle en conservant un

visage impassible.

Une impulsion irraisonnée et suicidaire s'empara d'elle. Elle aurait voulu jeter son café au visage de ce salopard, renverser la table et sortir de la cafétéria en hurlant. Mais elle repensa à ses responsabilités et au plan dont elles avaient discuté lors de la dernière réunion gouvernementale, et elle se maîtrisa. Elle dut se faire violence pour y parvenir.

— Que ferais-tu, insista-t-elle, si tu étais malade et que tu devais fuir la police et les outsiders ?

— Je ne suis pas malade.

Elle renonça. Le chien remua sa queue sale, soulevant un nouveau nuage de pous-

sière. L'homme, aux pieds duquel le chien s'était assis pour quémander en tendant la patte, baissa brièvement les yeux. Puis, sans que rien ne changeât dans l'expression de son visage, il décocha un violent coup de pied à l'animal.

Le chien glapit.

Il fit une glissade sur le sol lisse et vint se cogner contre les pieds de la chaise du jeune homme blond. Il s'arrêta en geignant aux pieds de Nayn.

Nayn se pencha vers l'animal et le releva.

)HPPHVHQ PLVVLQ VHFUqWH

— Pourquoi fais-tu cela ? demanda l'homme tout en agitant sa main devant son vi-

sage.

Le chien s'ébroua de nouveau. Le jappement de douleur devint un grognement, puis un véritable grondement, tandis que Nayn caressait l'animal. Elle prit son assiette, qui contenait une demi-part de gâteau, et la posa sur le sol.

— Ce chien me fait pitié, dit-elle.

Le chien remua la queue, dégageant encore plus de poussière. Le jeune homme fixa Nayn comme si elle avait eu trois yeux.

— Il te fait pitié ? demanda-t-il en se penchant en avant. Et pourquoi ?

— Parce qu'on l'a frappé, répondit-elle. Si je te frappais, toi aussi tu brailerais. Je peux te le garantir.

Le chien mangea bruyamment le morceau de gâteau. Sous son pelage emmêlé et

poussiéreux, Nayn avait nettement senti affleurer ses côtes. Ce chien semblait être affa-mé. L'homme en face d'elle la regardait toujours avec étonnement. Il pensait lentement, mais sûrement. Finalement, tandis que l'animal léchait l'assiette en la faisant tourner et en la poussant sur le sol, au moins vingt autres clients de la cafétéria s'étaient mis à regarder dans la direction de Nayn.

— C'est un animal ! dit le jeune homme.

Cela sonnait comme un reproche.

— Exact, c'est un chien. Je sais. Cependant, il a faim. Et si on le frappe, il souffre.

— Tu éprouves de la... Quel est ce mot... ?

— Compassion, l'aida-t-elle.

— C'est ça, de la compassion. J'ai lu ça quelque part. Aucun individu sain n'a de compassion pour les animaux. Ils sont secondaires, sans importance. Ils n'ont aucune utilité. Serais-tu une malade ?

La méfiance s'alluma dans ses yeux. Il commença à s'agiter sur sa chaise. Mais il ne semblait pas encore totalement convaincu. Nayn ne savait pas quelle conduite adopter.

Le chien abandonna ses essais infructueux pour lécher encore davantage le verre de l'assiette et se redressa sur son arrière-train, tout en agitant ses pattes de devant comme s'il avait voulu remercier. Entre-temps, c'étaient au moins trente personnes qui s'étaient mises à observer le jeune homme, la femme et le chien pouilleux. Nayn se pencha à moitié pour caresser la tête de l'animal et demanda :

— Pourquoi me regardes-tu ainsi ?

Le jeune homme repoussa sa chaise et se leva à moitié.

— Tu nourris un animal ! Un chien qui ne produit même pas de viande ! Tu n'es pas normale.

Un frisson glacé parcourut Nayn. Elle pensa à sa mission, à son échec, et à l'arme dans son ceinturon.

— Je suis plus normale que toi ! dit-elle. Nous nous reverrons tout à l'heure ?

Il la regarda d'un air déconcerté.

— Je ne sais pas. Tu dois être une malade. Seuls les malades éprouvent de la pitié.

Les gens sains ne caressent pas les chiens !

Le chien aboyait avec insistance. Le jeune homme baissa les yeux sur lui. Il l'empoigna par la peau du cou et le jeta par la porte ouverte. Le chien fit un vol plané et

3(55 < 5 + 2'\$1

passa par-dessus la balustrade. On entendit un cri, suivi d'un long gémissment et d'un choc dur et mat en contrebas. Le gémissment cessa.

— Espèce de brute ! cria Nayn.

Elle se leva lentement, prit son élan et frappa. Elle asséna au jeune homme une gifle qui le fit tomber de sa chaise et glisser à deux mètres de là au milieu de la salle. Il alla s'écrouler contre une table pleine de vaisselle. Le bruit de verre brisé, les cris, les jurons et les exclamations de plus de trente personnes se mêlèrent pour former un vacarme assourdissant.

Derrière elle, sur sa droite, quelqu'un cria : " Attrapez-la ! C'est une malade ! "

Depuis le moment où elle avait posé le pied sur cette planète, Nayn savait qu'elle était plus forte que n'importe quel Terranien. Elle se leva, empoigna la table à deux mains et la lança à dix mètres devant elle, en direction des clients les plus excités. Puis, elle se dirigea vers la porte. Personne ne la retint, mais le vacarme s'amplifiait à chacun de ses pas et les cris devenaient plus menaçants.

" Appelez la police ! Une malade ! Elle essaie de s'enfuir ! "

Elle s'était trahie.

Et il avait suffi d'un chien pour l'amener à baisser son masque ! Elle s'était mise en danger, ainsi que ses trois autres camarades. Et c'était un chien qui avait été le déclen-cheur.

Elle avait déjà atteint la porte lorsqu'elle remarqua que tout le monde s'était levé.

Les clients étaient néanmoins prudemment restés derrière les rangées de tables et de chaises. Le jeune homme marcha en équilibre sur un empilement de restes de gâteaux, de serviettes, de vaisselle cassée et de débris de verre. Il vint vers elle, un pied de chaise à la main.

— Tu es une malade, martela-t-il en léchant le sang sur ses lèvres. Tu es comme ce chacal de Reginald Bull. Et tu voulais me donner rendez-vous ! Je ne veux pas coucher avec une malade...

Il se jeta sur elle, tentant de la frapper à la tête. Nayn recula, décidée à défendre chèrement sa peau. Elle réalisait qu'elle avait commis une lourde erreur. Mais maintenant, il était trop tard. Elle se campa solidement sur le seuil de la porte. Quand le jeune homme arriva sur elle, le visage déformé par la haine, elle agit à la vitesse de l'éclair.

Il leva sa matraque improvisée.

Elle lui saisit le poignet et le lui retourna. Un cri déchirant traversa la pièce. Elle empoigna ensuite le jeune homme par la ceinture et par le col et le lança de toutes ses forces contre un chariot de service portant des plats. La mécanique robotisée gémit sous la charge, et le chariot se mit à suivre une trajectoire erratique, renversant toutes les tables et les chaises sur son passage.

Horriifiés, les autres clients s'écartèrent.

Le chariot traversa la pièce en tanguant et alla s'écraser contre une énorme vitrine réfrigérée, près de laquelle était installé le distributeur de café.

On entendit un long tintement de verre brisé. La machine à café fut renversée. Elle émit un énorme nuage de vapeur, brûlant les gens qui se trouvaient autour.

Nayn fit demi-tour et tenta de prendre la fuite. Mais elle vit qu'elle était perdue.

L'homme en uniforme sursauta lorsqu'un corps passa en volant et en tournoyant

près de lui, avant d'aller s'écraser un étage plus bas contre un glisseur de transport qui passait à cet instant.

Le policier, dont l'attention avait déjà été mise en éveil par deux messages d'alarme, tira son paralyseur de service et enleva le cran de sûreté. Il revint lentement sur ses pas.

Il voulait savoir qui avait jeté dans le vide cette inutile boule de poils et d'os. Il n'était cependant pas motivé par une quelconque pitié.

Il comprit ce qui s'était passé en voyant un jeune homme traverser la salle à plat ventre sur un chariot et aller démolir le comptoir. Le policier leva son arme et visa la jeune femme qui était en train de se battre comme une tigresse. Les cris montant de la cafétéria lui apprirent qu'on l'avait identifiée comme une malade.

Lorsque la jeune femme aux cheveux noirs fit volte-face pour s'enfuir, il saisit son arme à deux mains et appuya sur la détente. Le rayon paralysant traversa la salle en sifflant et atteignit la femme, qui tomba à terre à un mètre de la porte ouverte.

Le policier rengaina son arme et appela un glisseur, précisant qu'il devait venir ramasser une malade qui venait de faire pour au moins trois mille solars de dégâts dans un lieu public.

Il avait reçu des ordres pour mettre un terme à tout incident de cette sorte. Et c'était ce qu'il venait justement de faire.

— *Nous arrivons immédiatement. C'est déjà la deuxième aujourd'hui*, lui répondit-on sur son minicom.

Le policier était satisfait. Il avait fait ce que son devoir lui commandait.

3(55 < 5 + 2'\$1

CHAPITRE V

Jocelyn *le Pic* se tenait tranquillement à côté de son glisseur. Sa main était posée sur le toit de son véhicule spécial. De temps en temps, ses doigts tambourinaient rapidement sur le métal.

Jocelyn avait mis en œuvre tous les moyens techniques à sa disposition. Il s'était branché sur les canaux radio de la police et avait observé des heures durant le petit commissariat. Maintenant, il attendait.

À partir des centaines de messages qu'il avait écoutés, de ses observations et d'autres indices, il s'était forgé une image de la situation.

Pour l'instant, deux femmes étaient prisonnières dans le commissariat.

Elles avaient été mises hors de combat à l'aide de paralyseurs et ne reviendraient pas à elle avant le matin. Il avait donc du temps devant lui. Entre-temps, il avait appris que leur groupe n'était pas composé de trois femmes et d'un homme, mais bien de quatre jeunes femmes. Le chasseur à bord duquel elles étaient arrivées en ville avait été examiné, mais on n'avait pas encore pu établir sa provenance.

Mais sans aucun doute, il ne venait pas de la Terre.

Jocelyn suivait un plan qu'il avait travaillé jusque dans les moindres détails. Il connaissait déjà partiellement la disposition des pièces intérieures. L'important pour lui était de pouvoir quitter la ville rapidement avec son butin.

En tout cas, la police n'avait pas encore rassemblé toutes les pièces du puzzle. Elle n'avait pas fait comme lui le lien entre les deux incidents.

Jocelyn enleva la main du toit de sa machine et grimpa à l'intérieur. Il devait se pré-

parer à l'action.

Le glisseur s'éleva lentement. Jocelyn se dirigea vers les environs du bâtiment cubique et se gara dans une rue latérale. Il y avait peu de passants par ici à cette heure. Il pourrait travailler sans être dérangé. Pour cette mission, il allait utiliser une partie des armes et des équipements qu'il avait pris aux deux terroristes à New York.

Lorsque les ombres commencèrent à s'allonger, il était déjà bien avancé. Il venait de mettre en service trois minuscules sondes espions. Il revint vers son glisseur et brancha les écrans. Il arriva juste à temps pour assister à l'incarcération de la troisième malade.

Elle était désorientée, mais elle n'en laissait rien paraître.

Terfy Heychen, l'ingénieur en génétique, se faisait l'effet d'une étrangère dans ce magasin. Elle découvrait sans arrêt des objets qui éveillait ses souvenirs. Elle les connaissait presque tous d'après les bandes et les documents disponibles à Hildenbrandt-

)HPPHVHQ PLVVLQR VHFUqWH

City. Mais c'était l'ambiance qui la rendait nerveuse. Elle était entrée dans ce centre commercial parce qu'elle était fatiguée de sa longue déambulation dans la ville.

La nourriture, si elle n'était pas savoureuse, était néanmoins consistante. Elle avait réglé sa note avant de se lever et de s'éloigner, en calquant sa démarche et son rythme sur les autres clients. Elle se dirigea vers une cage d'escalier à l'architecture futuriste. Le cadre du magasin avait été soigneusement étudié : la musique, la lumière et les couleurs, les tapis et la disposition des pièces, jusqu'à la température ambiante elle-même, tout était calculé pour créer un climat incitatif à l'achat. Mais cela ne pouvait influencer que les Terraniens, et pas la jeune femme rousse.

Elle s'engagea sur l'escalier montant. Elle avait l'intention de sortir du centre commercial. Pour l'instant, elle n'avait toujours pas la moindre idée de la façon dont un fugitif pouvait se mettre en contact avec l'organisation secrète ou les autres " malades ". Elle n'avait découvert aucun indice à ce sujet.

Au moment où elle sortait du centre, elle aperçut un homme endormi à l'ombre de

l'auvent de l'escalier.

Elle s'arrêta.

« Cet homme n'est pas rasé. Il est vêtu de haillons, et il semble être assez âgé. Il est clair que c'est un exclu », réfléchit Terfy. « Je vais aller le voir. Il pourra me fournir des réponses que je ne pourrais obtenir de personne d'autre. Il a peut-être besoin d'argent ou de nourriture. J'ai peut-être une chance avec lui. »

Terfy posa longuement ses yeux bleu clair sur le dormeur. Le soleil éclairait sa peau nue entre le haut de ses chaussures et le bas de son pantalon effiloché. L'homme remua un pied.

Personne ne fit attention à la femme de taille moyenne qui traversa rapidement l'espace entre la sortie du magasin et le recoin où dormait un clochard. Terfy s'accroupit près de l'homme et le secoua par l'épaule.

— Hé ! appela-t-elle. Réveillez-vous ! Je veux vous parler !

L'homme grogna. Il finit par relever lentement sur son front un objet tellement informe que Terfy ne put reconnaître s'il s'agissait d'un chapeau ou des restes d'une casquette.

— Qu'est-ce que vous voulez ? murmura-t-il indistinctement.

Elle découvrit un visage âgé. Ses cheveux étaient gris et emmêlés, ses yeux profondément enfoncés dans leurs orbites. La barbe lui mangeait le visage. Et lorsque l'homme ouvrit sa bouche édentée, la puanteur qui monta jusqu'aux narines de Terfy fut telle qu'elle eut un mouvement de recul instinctif. Mais elle ne se releva pas et lui demanda tout de même :

— Avez-vous faim ?

Le vieillard se redressa à demi et s'adossa en geignant contre le mur chauffé par le soleil. Il la regarda de ses yeux rougis, manifestement sans comprendre ce qu'elle lui voulait.

— J'ai toujours faim, dit-il. Je suis vieux et malade.

Elle le secoua de nouveau par l'épaule, fixant ses yeux mi-clos. Elle lui dit d'une voix douce, mais insistante :

— Je vous donnerai de l'argent. Vous pourrez vous acheter à manger.

Une faible lueur d'intérêt se fit jour sur le visage ravagé.

3(55 < 5 + 2'\$1

— De l'argent ? Pour manger ?

— Oui, dit-elle en jetant un coup d'œil autour d'elle.

Personne ne prêtait encore attention à ce couple étrange. Depuis environ six heures qu'elle parcourait cette partie de la ville, c'était le premier Terranien qu'elle découvrait dans cet état.

— De l'argent ! Je vous donnerai de l'argent si vous me répondez.

Il tendit une main incroyablement déformée et recouverte de croûtes, à laquelle il manquait la moitié d'un doigt.

— J'ai réussi à me cacher. Ils veulent m'emmener à l'Hospice, dit-il. Mais il me reste peut-être encore quelques beaux jours à vivre.

Les doigts tremblants, Terfy prit une pièce de monnaie dans sa poche et la tendit au vieillard. Ses doigts en forme de serre s'en emparèrent avec la rapidité d'une machine.

La pièce de dix solars disparut instantanément.

— Posez votre question.

— Êtes-vous sain ou êtes-vous un malade ?

Le vieillard ouvrit grand les yeux, et sembla comprendre alors ce qu'elle voulait ré-

ellement.

— Autrefois, j'ai été immunisé. Un malade... Mais je ne me souviens plus mainte-

nant. Ça ne tourne plus très rond là-dedans, vous comprenez ?

Il se tapota le front d'un doigt tremblant et baissa la tête en geignant.

— Je cherche un immunisé. Je dois trouver un immunisé, dit Terfy à voix basse. Où pourrais-je en trouver un ?

— Pas dans cette ville. Ils sont tous partis, répondit-il.

— Partis ? Où sont-ils partis ? Que dois-je faire si je veux m'enfuir aussi ? insista Terfy.

Elle sentait qu'elle approchait de la réponse. Si d'autres y étaient parvenus, alors elle aussi trouverait un moyen.

— Ils ont quitté la ville, dit le vieil homme.

Il semblait avoir du mal à se souvenir.

— Quand ?

Gémissant et grimaçant de douleur, le vieillard se redressa pour s'adosser contre le mur. Son épaule droite tressaillit.

— J'étais encore très jeune à cette époque. Ils sont partis sur un bateau, dit-il avec difficulté.

Il essaya de se soulever, comme s'il avait voulu se mettre debout. Terfy se releva, prit le vieillard par le bras, et le tira vers le haut. Tremblant et vacillant, l'homme se mit sur ses pieds.

— Vous étiez encore jeune ? demanda Terfy avec un étonnement croissant.

Cela signifiait que les derniers immunisés avaient quitté la ville depuis au moins quarante ans.

— Je voulais partir aussi, mais je suis arrivé trop tard. Jusqu'à aujourd'hui, je me suis caché.

— Est-ce que vous voulez dire que vous vous êtes caché ici pendant quarante ans ?

demanda Terfy Heychen, médusée.

)HPPHVHQ PLVVLHQ VHFUqWH

L'homme passa un bras tremblant autour de ses épaules et hocha la tête avec insistance. Ses vêtements dégageaient une odeur indescriptible.

— Oui. Emmenez-moi. Vers la mer, d'accord ?

— Je ne peux pas, répondit-elle. Vous ne savez rien de plus ?

— Non.

Ils s'éloignèrent d'une centaine de mètres, longeant une série de vitrines, et arrivèrent

à proximité d'un carrefour. Terfy sentait à peine le poids du vieil homme, mais elle éprouvait de la répulsion pour son apparence et sa puanteur. Cette épave humaine ne pourrait pas l'aider dans sa mission.

— Un dernier essai ! dit-elle en s'arrêtant.

Elle prit le vieillard par les épaules et l'adossa contre une colonne. Elle l'obligea à la regarder dans les yeux.

— Je dois fuir. Je suis une immunisée, une malade selon le langage

utilisé aujourd'hui. Dites-moi comment je peux m'enfuir. Je dois rejoindre les autres immunisés, vous m'entendez ? Montrez-moi le chemin, mon vieux !

Il souffla et hocha la tête à plusieurs reprises.

— J'ai entendu... commença-t-il à voix basse avant de faire une longue pause. J'ai entendu parler de vous. Vous vous êtes battue avec la police. Et ensuite on vous a arrêté-

tée, et... (Le vieillard regarda furtivement le visage de Terfy et se recula brusquement. Il termina sa phrase dans un chuchotement.) Et ensuite, on vous a libérée, et vous avez disparu. Je n'en sais pas plus. C'est ce que les autres disent.

La peur se lisait sur son visage. Terfy tourna la tête et vit que deux policiers, derrière lesquels planait un robot, venaient d'apparaître au coin de la rue. Les hommes considérèrent avec suspicion les deux silhouettes qui se tenaient dans l'ombre entre les colonnes.

— Ils viennent ! murmura le vieillard. Ils me tiennent. Tout est fichu maintenant !

Ma liberté...

Les policiers s'approchèrent rapidement. Ils distinguaient bien maintenant le couple dissemblable et s'étonnaient de sa présence ici. Un Terranien qui s'était laissé réduire à l'état d'épave humaine était suspect. Et de plus, cet homme était si âgé qu'il n'aurait jamais dû pouvoir se promener en public. Sa place était à l'hospice.

— Halte ! cria l'un des policiers. Restez où vous êtes !

— Je ne vais pas m'enfuir, dit le vieil homme brisé avec un sourire douloureux.

Terfy se contracta. Les deux hommes en uniforme se placèrent de façon à les encadrer, elle et le vieil homme. Le robot leva son bras armé et alla se poster à un endroit depuis lequel il pouvait tenir tous les acteurs de la scène dans ses objectifs.

— Vos papiers ! dit le plus âgé des deux policiers en désignant le vieillard.

Il dégaina lentement son paralyseur et en ôta le cran de sûreté.

— Je n'en ai plus depuis trente ans, dit le vieil homme d'une voix étonnamment

claire.

— Vos papiers. Numéro de code de votre appartement.

Le policier s'adressait à Terfy.

— Mes papiers sont dans mon manteau, qui est resté chez moi. Mon numéro de

code est...

3(55 < 5 + 2'\$1

Terfy épela une combinaison de chiffres et de lettres dont elle connaissait la signification d'après des documents appris par cœur.

Le fonctionnaire répéta la combinaison dans un enregistreur et murmura :

— Nous allons vérifier. Que faites-vous ici ? Pourquoi parliez-vous avec ce rebut ?

Terfy haussa les épaules. Elle jeta un coup d'œil au vieillard qui affichait un sourire béat sur son visage ravagé. Puis, elle considéra les policiers. Un silence gêné régna.

Personne ne bougeait. Les canons des armes se pointèrent sur la jeune femme.

— Nous allons emmener cet homme et le remettre à l'administration. Les ordres

stipulent que ces épaves doivent être enfermées dans des Hospices.

— Pas de problèmes, dit l'autre policier. C'est réglé. Et vous venez aussi avec nous, mademoiselle. Pourquoi n'êtes-vous pas au travail ?

— Parce que... Mon temps de travail est terminé.

— Suivez-nous.

— Où ? demanda Terfy en songeant à l'arme qu'elle portait sous le bras gauche.

— Jusqu'au glisseur.

Le policier enfonça son arme dans le dos du vieillard et le poussa en avant. Pas d'une façon brutale ou cruelle, reconnut Terfy, mais avec indifférence. Il exécutait ses ordres, ni plus ni moins. L'autre policier prit Terfy par le bras et la tira dans la direction du glisseur, qui était garé auprès d'une rampe pour piétons. Terfy secoua son bras, mais se souvint de sa force et décida d'attendre le moment propice.

Elle se doutait bien que sa véritable identité serait établie au poste de police. Elle ne pouvait se permettre de les laisser faire. Mais il fallait compter avec le robot, qui était plus rapide qu'elle et les deux policiers.

Elle attendit. Personne ne dit un mot. Seul le vieillard balbutiait des paroles incompréhensibles. L'un des policiers s'arrêta auprès du glisseur et l'autre ouvrit la portière.

— Montez.

— Pourquoi m'emmenez-vous au poste ? demanda calmement Terfy en prenant

place sur le siège du passager avant.

— Parce que vous êtes suspecte d'être une malade. Seul un malade peut avoir de la considération pour un exclu. Personne d'autre. Mais nous pourrons éclaircir tout ça au commissariat.

Terfy hocha la tête. Elle se maîtrisait magistralement, mais elle comprit qu'elle n'aurait que peu de temps pour agir, entre le moment où le glisseur allait démarrer jusqu'à celui où elle se retrouverait entre les murs du commissariat.

Elle évalua ses chances, banda ses muscles, et passa à l'action.

Un coup de pied éjecta hors du glisseur le policier qui était aux commandes. Il roula sur lui-même, mais il réussit à contrôler sa chute. Le second homme réagit plus rapidement et se jeta sur Terfy par derrière. Elle lui décocha un coup d'épaule au menton.

Le moteur du glisseur hurla. La machine fit une embardée et bondit vers l'avant. Le vieillard, qui se tenait avec indifférence à l'arrière du glisseur, fut renversé et glissa sur la banquette. Le second policier fut plaqué contre le dossier de son siège par l'accélération.

L'homme qui était tombé sur la chaussée tira à plusieurs reprises. L'une de ses salves atteignit le vieillard qui s'effondra comme une poupée de chiffons sur le plancher du

)HPPHVHQ PLVVLQR VHFUqWH

glisseur. Le robot n'avait pas encore reçu d'ordres et ne réagissait donc pas. Une autre salve paralysa le second policier.

Terfy prit place en toute hâte sur le siège du pilote et empoigna les commandes.

— Suis-les ! La femme est une prisonnière ! Arrête-la !

Le robot se mit en marche et démarra. Il prit de la vitesse et fonça en planant à la poursuite du glisseur.

Terfy pilotait d'une main et de l'autre, elle referma les portières. Le glisseur prit de la vitesse, mais le robot gagnait du terrain sur lui. Terfy ne voyait pas encore son poursuivant, mais lorsque le glisseur déboucha à grande vitesse de la rue, arrivant sur une place inconnue, elle ne sut par où aller. Elle ne connaissait pour ainsi dire pas cette ville.

Elle manœuvra les commandes pour virer de bord et foncer à travers la place. Un

coup d'œil au rétroviseur lui confirma que le robot la suivait. Son bras armé était levé et braqué sur elle.

Il était à moins de cinquante mètres.

Le glisseur accéléra. Il prit de la hauteur et grimpa le long d'un escalier escarpé. Le robot tira. Il fit feu simultanément avec un radiant et un paralyseur.

— Merde ! Je ne sais même pas par où je dois aller ! jura Terfy en donnant un coup de volant.

Alors que le glisseur s'engageait sur un pont, il fit une énorme embardée avant de foncer de nouveau vers la droite. Le véhicule s'élança le long d'une longue allée.

Les rayons tirés par le robot s'écrasaient bruyamment contre la poupe du glisseur.

Le policier se redressa, les yeux vitreux. Le robot-policier enclencha la vitesse supé-

rieure et dépassa le glisseur. Son bras armé pivota. Son dispositif de visée cliqueta, et une série de puissants traits paralysants submergea le glisseur.

Terfy s'effondra sur les commandes, effleurant au passage le contact de l'alimentation générale.

Le glisseur retomba au sol. Le frein d'urgence entra en fonction et la machine s'ar-rêta en moins de vingt mètres au centre de la place. Le robot se retourna et vint se poster à l'avant du véhicule, conservant ses armes braquées sur lui.

Le commissariat de police n'était qu'à cent mètres de là.

Sur une rampe, un homme aux cheveux noirs et à la taille mince était assis, *incognito* à l'abri de ses lunettes de soleil. Il n'avait pas perdu une miette de la poursuite et de sa conclusion.

À la même seconde, Nano Balwore arriva sur la place.

Elle sortait d'un passage pour piétons bordé de vitrines et de colonnes. Elle baissa les yeux et aperçut le glisseur et le robot.

Elle s'arrêta et resta dans l'ombre.

Un mauvais pressentiment s'empara d'elle. Lorsqu'elle vit des policiers, l'arme à la main, sortir en courant par la porte du commissariat et encercler le glisseur, elle ne bougea plus. Elle attendit de voir la suite des événements. Elle crut reconnaître Terfy Heychen, à la chevelure rousse qu'elle apercevait indistinctement dans le cockpit du glisseur. Elle ne remarqua pas l'homme immobile qui se donnait l'air d'un travailleur un peu indolent.

3(55 < 5 + 2'\$1

Les hommes en uniforme firent coulisser les portières du glisseur et extirpèrent Terfy du véhicule. Son corps encore engourdi fut allongé sur une civière antigrav et emmené au poste sans tarder.

L'un des hommes reprit les commandes et conduisit le glisseur vers un garage sou-terrain. Le robot s'éloigna à son tour et disparut de la

place. Nano, qui avait tout vu, pouvait à présent sortir de l'ombre. Elle avança d'une vingtaine de pas et s'arrêta. Portant la main à son menton, elle se mit à réfléchir.

Que pouvait-elle faire ?

Pour commencer, elle devait essayer de s'orienter. Elle savait que Terfy avait été prise. Ses deux compagnes encore en liberté allaient revenir ce soir à l'hôtel. Il fallait les prévenir.

— Je ne vais pas intervenir tout de suite, chuchota-t-elle pour elle-même avant de faire demi-tour et de repartir.

Jocelyn, qui avait tout observé, avait maintenant pris sa décision. Il retourna à son véhicule. Il brancha les haut-parleurs et les écrans de ses sondes espions pour voir ce qui se passait dans le petit commissariat de police.

À présent, il était certain de réussir.

Mais il lui faudrait attendre la nuit.

Nano Balwore venait de prendre une douche. En ressortant de la cabine de bain,

elle avait branché divers appareils radio.

Debout au milieu de sa chambre, en train de se sécher, elle réfléchissait à ce qu'elle pourrait se commander à boire, lorsqu'elle entendit le premier message. Instinctivement, elle avait sélectionné la bonne fréquence.

Elle se figea et écouta. Elle apprit qu'au cours de la journée, trois femmes malades avaient été capturées après avoir opposé une farouche résistance. Les examens pratiqués sur les objets en leur possession n'avaient rien donné. Les interrogatoires devaient avoir lieu le lendemain matin.

— Toutes les trois ! Nayn, Terfy et Marhola ! s'exclama Nano.

Elle réalisa que si elle-même avait échappé à la découverte et à l'arrestation, c'était uniquement parce qu'elle n'avait pris aucun contact avec la population.

Elle s'était contentée de marcher à travers la ville, s'imprégnant peu à

peu de cet environnement nouveau pour elle. Mais elle n'avait rien appris qui fût en rapport avec leur mission. Elle n'en savait pas plus sur l'organisation des immunisés qu'avant leur arrivée.

« Je dois les aider ! Il faut les tirer de là ! » pensa Nano.

Elle s'habilla, puis rassembla ses armes et se prépara un repas. Tout en se restaurant, elle essaya d'échafauder un plan. Mais elle était encore indécise lorsqu'elle commanda un glisseur-taxi pour l'emmener jusqu'au commissariat. Il était neuf heures du soir.

À cette heure, les rues et les places étaient beaucoup plus animées qu'aux autres moments de la journée. Nano Balwore marcha lentement vers la porte du commissariat.

Une silhouette jaillit de l'ombre et s'avança vers elle. Elle tourna la tête et découvrit un homme mince aux cheveux noirs.

— Vos collègues sont là-dedans, n'est-ce pas ? demanda tranquillement l'homme

sur un ton neutre.

)HPPHVHQ PLVVLQ VHFUqWH

— Oui. Que signifie cette question ? lui demanda-t-elle.

C'était la première fois qu'elle parlait avec un Terranien depuis l'atterrissage, en dehors du personnel de l'hôtel.

— Je vais vous aider à faire sortir vos amies, dit l'homme avec un bref sourire.

Il vint se placer à côté d'elle, puis leva les yeux vers le commissariat. La moitié des fenêtres étaient encore éclairées. Une rangée de glisseurs de police étaient garés devant le bâtiment.

— Pourquoi voulez-vous m'aider ? demanda Nano. Et que savez-vous de nous ?

— Je suis un spécialiste des missions difficiles, et je suis équipé en conséquence.

Seule, vous n'avez aucune chance.

Décontenancée, elle secoua la tête. Elle était plus grande que l'homme

qui se tenait devant elle, mais elle sentait une menace indéfinissable émaner de cet étranger. Certes, c'était un homme, et elle n'avait aucune expérience avec cette partie de l'humanité. Mais elle devinait tout de même qu'il était un combattant aussi entraîné qu'elle-même.

— Aucune chance, vraiment ?

— Non, car vous n'êtes pas originaire de la Terre. D'où venez-vous ?

Cet homme devait être un immunisé, car elle ne pouvait imaginer un malade lui

parlant de cette façon.

— D'une planète du Maelström dont vous ne connaissez pas le nom, répondit-elle

presque malgré elle. Qui êtes-vous ?

— Je suis Jocelyn, dit *le Pic*. Je suis un homme qui vit en dehors des lois. Il se pourrait qu'un jour, la police me poursuive tout comme vous. Voulez-vous que je vous aide ?

— Naturellement, répondit-elle sur un ton agacé. Mais comment allons-nous faire ?

— Ça, ce sont mes oignons. Je vous veux toutes les quatre, car je projette d'arriver à un arrangement avec Danton.

— Il existe donc bien une organisation des immunisés ?

— Il existe une organisation de malades, oui. Mais nous perdons du temps. Si nous pensions plutôt à libérer vos amies ?

— Je n'ai vraiment aucune idée, dit la jeune femme avec abattement.

Elle marcha lentement aux côtés du petit homme vers un glisseur. C'était très

étrange. Elle avait confiance en lui, bien qu'elle fût pratiquement certaine qu'il s'agissait d'un malade. Mais il était différent de tous les autres. Il lui avait adressé la parole, et il était au courant de tout sur elle. Il suivait un plan précis. Il voulait l'aider à libérer les trois jeunes femmes. Elle verrait bien ensuite.

— Nous devons quitter la ville, dit-elle.

En s'asseyant dans le glisseur, elle constata que le tableau de bord était truffé d'instruments spéciaux.

— Bien entendu. J'ai pensé à tout. Il est important que nous mettions les policiers hors de combat. Et dans ce bâtiment, ce sera difficile. Écoutez-moi bien.

Il lui exposa son plan.

Ensuite, ils attendirent. À trois heures du matin, ils sortirent du glisseur. Penchés en avant, ils se dirigèrent vers le bâtiment et disparurent dans une rue latérale. Jocelyn progressait en silence, et Nano le suivait le plus discrètement possible. Soudain, ils arrivèrent devant une petite porte.

3(55 < 5 + 2'\$1

— Attendez, dit Jocelyn.

Il avait changé au cours des dernières heures. Il se déplaçait comme un animal sauvage de la Planète Ovaron : rapidement, avec une assurance inquiétante, et avec une nette économie de mouvement. Aucun de ses gestes n'était superflu. Il posa un objet hémisphérique contre la serrure et appuya sur un contact.

— Reculez-vous, murmura-t-il.

Le petit appareil se mit à bourdonner. Puis, un cliquetis aigu se fit entendre. Lorsque Jocelyn reprit la demi-sphère, la porte coulisssa doucement. Il fit signe à Nano de le suivre, et ils pénétrèrent de quelques pas à l'intérieur du bâtiment. La porte se referma derrière eux.

Jocelyn prit Nano par le bras et lui dit à voix basse :

— À partir de maintenant, ne vous approchez plus trop près de moi. Je porte un

écran protecteur. Restez derrière moi et couvrez-moi. Les femmes sont en bas, dans la cave. Mais d'abord, nous devons faire un tour là-haut.

— Entendu.

Ils progressèrent le long d'un couloir sombre, qui n'était éclairé que par des veilleuses. Après être passés devant de nombreuses portes, ils arrivèrent au pied de l'escalier de secours. À longues enjambées, ils

grimpèrent les huit étages et parvinrent sur la terrasse supérieure. Nano avait remarqué cet escalier sur l'un des minuscules écrans dans le glisseur de Jocelyn.

— Et maintenant ? chuchota-t-elle.

— Nous devons nous introduire dans la centrale de programmation des robots, dit-

il. Je vais chercher un moyen. Vous me couvrez, d'accord ?

— D'accord.

Il n'y avait pas un seul policier là-haut. Jocelyn enfila ses gants et se mit à ouvrir une porte après l'autre. Nano resta à l'embranchement du couloir, son paralyseur lourd à la main. Elle était à l'affût du moindre bruit, mais elle n'entendit que le chuintement des portes qui coulissaient et le ronronnement de la climatisation. Tout à coup, elle entendit la voix de Jocelyn dans la pénombre.

— Venez !

Le ton de sa voix était dur et autoritaire, typique d'un combattant solitaire.

— J'arrive.

Elle parcourut sans bruit la moitié du couloir et fut arrêtée par Jocelyn. Il lui désigna l'intérieur d'une pièce et lui dit :

— J'en ai pour vingt minutes. Attendez-moi.

La sphère de l'écran protecteur qui entourait son corps miroitait avec des reflets verts dans l'éclairage blafard. Il y avait ici un pupitre de programmation de taille moyenne. Les robots-policiers étaient préprogrammés pour leurs tâches générales. Mais on pouvait leur donner de façon simple des instructions additionnelles pour des cas particuliers, comme par exemple la recherche de personnes précises. Et c'était précisé-

ment ce que Jocelyn avait l'intention de faire.

Il sélectionna quatre machines sur le pupitre. Les numéros affichés à l'écran indiquaient que ces robots se trouvaient en service dans ce bâtiment. Jocelyn n'était pas un expert en programmation, mais il pouvait néanmoins s'acquitter à la perfection de travaux assez

complexes dans ce domaine.

)HPPHVHQ PLVVLRQ VHFUqWH

Au bout d'une demi-heure environ, les quatre machines avaient reçu un programme

spécial. Nano était restée dans l'embrasure de la porte ouverte. Son regard balayait en permanence les grandes fenêtres de glassite et le corridor, s'arrêtant de temps en temps dans la pièce. Personne ne les avait entendus, personne ne vint les déranger. Les policiers ne semblaient pas envisager la possibilité que des malades pussent s'introduire dans un poste de police.

Jocelyn se leva et vint vers elle.

— Rien ? demanda-t-il.

— Non. Tout est calme. Écoutez, même si nous ressortons d'ici, nous devons re-

joindre Roi Danton et son organisation.

— Faites-moi confiance, j'ai tout prévu.

— Bon.

Ils quittèrent la pièce, se glissèrent jusqu'à l'escalier, et redescendirent au septième étage. Jocelyn vida l'une de ses poches et posa un objet plat sur le sol. Il le dissimula dans un coin sombre, avant de refermer la lourde porte et d'y appliquer de nouveau son objet hémisphérique. Cette fois, il ne lui servit pas à ouvrir la porte mais, au contraire, à la verrouiller et à en détruire le mécanisme de fermeture. De minute en minute, Nano remarquait que cet homme était un expert dans son domaine. Il disposait d'armes et d'appareils dont même la police ne pouvait rêver.

— Continuons.

Le calme de la nuit régnait dans le bâtiment. Ici, quelques policiers de service som-nolaient. Là, quelques robots d'entretien accomplissaient leur office. Ailleurs, les appareils d'enregistrement tournaient, captant les informations et les messages venant d'autres régions du pays. On aurait dit la respiration d'un grand animal endormi.

Les magasins et les dépôts d'équipements se trouvaient au sixième

étage, ainsi qu'ils l'avaient constaté sur les écrans des sondes espions. Jocelyn récupéra l'une de ses minuscules machines qui flottait dans les airs et continua à descendre. Nano le suivit dans l'escalier. Le cinquième étage, qui abritait la centrale de service et les salles de réunion, était désert. Au quatrième étage se trouvaient les quartiers des hommes. Nano se sentit tout à coup plaquée contre le mur. La voix tranchante de Jocelyn lui chuchota :

— Il y a vingt chambres. Dix de chaque côté du couloir. Deux policiers dorment

dans chaque pièce. Si nous utilisons des gaz, cela se remarquera dans les autres parties du bâtiment. Il faut les paralyser. Vous prenez le côté droit, moi le gauche. Nous nous couvrons mutuellement.

— Nous devons paralyser vingt hommes chacun ? demanda-t-elle, incrédule.

Mais elle se souvint de ses séances d'entraînement et hocha lentement la tête.

— D'accord ?

— Oui. Y a-t-il d'autres pièces ?

— Des toilettes, une salle de détente, un réfectoire et une cuisine robotisée. Rien d'important sinon. Elles se trouvent toutes à l'autre bout du couloir.

— Entendu. Ceux d'en bas ne vont rien remarquer ?

— S'ils remarquent quelque chose, il ne nous restera plus qu'à les refroidir. Allons-y !

Ils s'engagèrent dans le couloir. Nano alla vers la première porte de son côté, et Jocelyn vers celle en vis-à-vis. Il dit brièvement :

3(55 < 5 + 2'\$1

— Maintenant !

Nano ouvrit la porte. Elle chercha de la main gauche le commutateur électrique et alluma la lumière dans la pièce de taille moyenne. Elle leva son arme et vit deux silhouettes allongées sur les lits, sous de fines couvertures. En même temps qu'elle pressait pour la première fois sur la détente, elle entendit siffler dans la nuit le premier tir de

Jocelyn. La silhouette dans le lit de droite se raidit, et le rayon du paralyseur touchait déjà le second dormeur. Nano leva de nouveau la main pour éteindre la lumière et referma la porte.

Elle bondit devant la porte suivante et l'ouvrit. Deux nouvelles salves sifflèrent et paralysèrent les hommes avant même qu'ils se fussent réveillés. Jocelyn continua. Le sifflement des paralyseurs fusa de nouveau dans le couloir, précédant le claquement d'une porte.

Nano Balwore nota avec satisfaction que son corps lui obéissait. C'était un instrument de précision qui répondait à la perfection. Elle était rapide et se déplaçait avec la légèreté d'une danseuse. Elle ouvrit la quatrième porte, alluma la lumière, et fit feu une fois à droite et une fois à gauche. Puis, elle répéta ses gestes automatiquement.

Tout à coup, la porte de la dernière chambre s'ouvrit devant elle.

Un homme à moitié nu, un radiant à la main, fit irruption dans le couloir et hurla :

— Alerte ! Il y a des étrangers dans...

Nano tira sur l'homme tout en courant vers la porte suivante. Elle le toucha, mais un jet radiant traversa le couloir en feulant et enflamma le revêtement de sol.

Le policier s'effondra. Nano paralysa les hommes dans la chambre tandis que Jo-

celyn ouvrait déjà la porte de sa septième pièce. Les tirs des paralyseurs se succédaient sans interruption. Un autre policier surgit hors de la dernière chambre et fut abattu par Jocelyn avant même d'avoir pu ouvrir la bouche. Les secondes s'écoulaient à un rythme accéléré. Huit rangées de portes avaient été ouvertes, deux policiers étaient étendus au milieu du couloir, les traits paralysants orangés fusaient l'un après l'autre, mais ils n'entendaient toujours pas le hurlement des sirènes d'alarme ou un signal similaire.

Les deux intrus se retournèrent, pénétrèrent dans les dernières pièces, et firent feu sur tout ce qui bougeait. Jocelyn, qui avait parfaitement étudié la disposition des lieux, ouvrit l'une après l'autre les portes des pièces restantes. Mais elles s'avérèrent toutes vides sans exception.

— Par ici ! dit-il sèchement.

L'écho des tirs leur résonnait encore aux oreilles. Il y avait quarante

hommes ici, tous paralysés pour une vingtaine d'heures. Ils ne pourraient plus prendre part au combat et s'opposer à eux.

— Il reste huit hommes en bas, dit Jocelyn. J'espère qu'ils n'ont rien remarqué !

— C'est peut-être trop en demander, répondit Nano.

Ils se tenaient devant le puits antigrav qui menait directement à la centrale de surveillance.

— Il ne faut pas qu'ils donnent l'alarme, en tout cas. Nous avons besoin d'un délai bien précis. Allons, descendons !

— Oui.

Ils s'élancèrent l'un après l'autre dans le puits obscur et se laissèrent descendre. Elle perçut auprès d'elle la voix presque inaudible de Jocelyn.

)HPPHVHQ PLVVLRQ VHFUqWH

— Tu prends le côté droit, moi le gauche. Nous tirons immédiatement sur tout ce

qui bouge. Entendu ?

Elle hocha la tête et vérifia son arme.

— J'ai compris.

Ils continuèrent leur descente. Nano banda ses muscles. Elle songea qu'en fait, le vacarme n'avait pas dû être si grand que cela. Les policiers qui travaillaient au rez-de-chaussée ou qui montaient la garde n'auraient peut-être effectivement rien entendu. En tout cas, l'alarme n'avait pas été déclenchée.

— Pas plus de huit hommes ? demanda Nano avec méfiance.

Toute possibilité d'initiative personnelle lui était maintenant enlevée. C'était Jocelyn qui décidait de tout. Mais si cela lui permettait de libérer ses trois amies...

Jocelyn chuchota :

— Je prends le côté gauche. C'est parti !

Ils surgirent par l'ouverture du puits de descente. Prenant appui sur les montants, ils sautèrent chacun de leur côté dans la pièce. Le puits antigrav s'achevait par une plate-forme étroite. Avant même que Nano eût touché le sol, son regard embrassait déjà la grande salle. Huit policiers s'y trouvaient, assis ou allongés à différents endroits. Certains ne bougeaient pas, comme s'ils étaient endormis. À sept pas devant elle, un homme debout devant une armoire leva les yeux avec surprise et reçut une salve de rayon paralysant en pleine tête. Nano pivota et entendit se succéder trois tirs brefs derrière elle.

Elle fit feu sur l'un des policiers qui plongeait sous son bureau pour attraper son arme. Il eut un haut-le-corps et s'écroula. Un troisième policier leva les bras en voyant les deux intrus. Nano tira sur lui dans la foulée. Elle tourna la tête à droite et à gauche, mais ne compta bien que huit hommes. Un tir siffla de nouveau. Tout s'était passé en l'espace de cinq secondes. Un policier, qui était en train de dormir sur son bureau, les bras étendus, releva la tête et tomba à bas de son siège lorsque Nano lui tira dessus.

Elle se dirigea vers le pupitre de commande et enfonça une touche.

— Excellent ! dit Jocelyn derrière elle. C'est ce que j'allais faire.

La structure de toutes les vitres qui donnaient sur la rue et la place se modifia. Elles s'opacifièrent en l'espace de quinze secondes. Il était devenu impossible de voir ce qui se passait dans le commissariat depuis l'extérieur.

Jocelyn donna à Nano sept cubes noirs, qui ne mesuraient pas plus de quatre centi-mètres d'arête.

— Dehors, il y a des glisseurs de police. Jette un cube dans chacun des glisseurs, et revient aussitôt ici.

— D'accord, s'entendit-elle répondre, avant de partir en courant par la porte ouverte.

Elle ne vit pas ce que faisait Jocelyn pendant ce temps.

Elle s'arrêta sur le seuil de la porte et regarda autour d'elle. Elle ne vit briller aucune lumière nulle part. Il n'y avait personne sur la place. Elle n'entendit aucun bruit indiquant que l'alerte avait pu être donnée. Elle remarqua seulement, à l'angle de la rue, la lumière de deux grands phares en veilleuse.

CHAPITRE VI

Jocelyn *le Pic* laissa glisser son regard sur les huit hommes paralysés avant d'allonger le bras vers la console de radio. Ses doigts se mirent à tambouriner à un rythme rapide. Jocelyn débrancha son écran protecteur. Puis, il prit dans l'une de ses poches une minicassette audio qu'il introduisit dans la console. Il effectua quelques réglages sur l'appareil et enclencha la touche de lecture. Un temporisateur se mit en marche. À

l'heure précise qu'il venait de programmer, l'émetteur de ce poste de police enverrait un message qui serait relayé par tous les autres grands émetteurs.

Ce message était destiné à Roi Danton.

Jocelyn se dirigea vers un autre pupitre et appuya sur les touches d'appel des quatre robots spécialisés qu'il avait programmés. Lorsqu'il se retourna, les machines quittaient déjà leurs niches de remisage en planant.

— Toi, tu restes ici. Suis ton programme, dit-il à la première machine.

— À vos ordres, bourdonna-t-elle.

— Les autres, venez avec moi !

Les machines le suivirent dans l'escalier menant au sous-sol du bâtiment. Ils s'engagèrent ensuite sur une longue rampe plongée dans l'obscurité. Il tenait à la main sa clef à impulsion. Il n'avait pas besoin de chercher les cellules. Il savait dans quelles pièces étaient enfermées les jeunes femmes.

Il déverrouilla les trois portes, qui glissèrent l'une après l'autre sur le côté. La lumière s'alluma automatiquement dans les cellules.

Il donna ses instructions aux robots.

Les machines pénétrèrent dans les cellules. Elles soulevèrent dans leurs bras les corps toujours endormis et les installèrent sur les sièges spécialement aménagés sur le devant de leurs coques. De larges bandes de métal capitonnées se refermèrent autour des poignets, des jambes et de la poitrine des prisonnières. Leur tête fut recouverte d'un casque qui leur masquait la vue, et qui rendait aussi inutile tous leurs

cris éventuels, car le matériau de ces casques était imperméable à tous les sons.

Jocelyn attendit que les trois robots eussent terminé leur travail et fussent ressortis des cellules.

— Il y a un glisseur garé devant le bâtiment. Montez dans le compartiment du fret et attendez là-bas que je vous donne d'autres instructions.

— À vos ordres.

)HPPHVHQ PLVVLQ VHFUqWH

Les machines firent demi-tour et quittèrent la zone des cellules en remontant par la rampe. Jocelyn s'arrêta un court instant dans la salle de contrôle et planta son regard dans celui de Nano.

— Je suis Jocelyn, *le Pic*. Je suis un outsider, dit-il à voix basse, sur un ton très dur.

Je suis motivé par des raisons très différentes de ce que tu pourrais croire.

Il fit signe au quatrième robot.

— Non ! haleta Nano. Non ! Vous ne pouvez pas faire ça !

Jocelyn se pencha et ramassa le radiant que Nano avait laissé tomber. Il le passa à son ceinturon. Sans plus se préoccuper de Nano, il dit au robot :

— Va avec les trois autres machines. Et referme la porte du compartiment.

— À vos ordres.

La machine sortit de la pièce en emportant Nano. Depuis le moment où Jocelyn

avait ouvert la porte arrière du bâtiment, moins de quinze minutes s'étaient écoulées. Il vida encore quelques poches de sa tenue de combat, puis il sortit du commissariat et s'arrêta devant le gros glisseur-express, un véhicule conçu pour couvrir rapidement de longues distances. Les flancs de la machine portaient les insignes de la police. La nuit précédente, il avait programmé son pilote automatique.

Il se glissa sur le siège du pilote. Il enfonça plusieurs touches et donna ordre par radio à son propre glisseur de suivre celui-ci.

La machine s'éleva, prit de la vitesse, et fonça bientôt à travers la ville déserte en direction de la plage.

Dès qu'il eut franchi les limites de la ville, Jocelyn brancha ses instruments afin de vérifier les résultats de son opération. Derrière lui, dans le compartiment du fret, se trouvaient les quatre jeunes femmes venues d'une planète inconnue. Il sourit froidement lorsqu'il capta la diffusion de son propre message radio. Il appuya ensuite sur une autre touche, ce qui déclencha une série d'impulsions radio condensées.

L'enfer se déchaîna autour du poste de police.

Vingt bombes explosèrent presque simultanément tout autour du bâtiment. Elle

produisirent un épais rideau de flammes et de fumée autour de l'immeuble cubique.

Toutes les machines et les appareils utilisés par Jocelyn et Nano pendant leur intervention furent détruits par la chaleur de l'incendie. Les glisseurs de police explosèrent l'un après l'autre, projetant des débris incandescents à travers la place et mettant le feu à la végétation. À l'intérieur du poste de police, un gaz se répandit qui eut pour effet de prolonger l'état d'inconscience des fonctionnaires déjà paralysés. Lorsqu'ils retrouveraient leurs esprits, leurs souvenirs seraient plus qu'embrouillés, à cause des effets secondaires du gaz.

La piste de Jocelyn venait d'être effacée.

Nano Balwore comprit qu'elle était tombée dans un piège. Et si la police suivait ce glisseur rapide, elle et ses compagnes seraient toujours en danger de mort.

Après avoir jeté les détonateurs dans les glisseurs, elle était rentrée au pas de course dans le commissariat. Un robot s'était avancé vers elle. La machine avait agi avec une rapidité époustouflante. Ses bras d'acier l'avaient désarmée. Elle n'avait pas pu se défendre. La force du robot était largement supérieure à la sienne.

3(55 < 5 + 2'\$1

Des sangles s'étaient refermées autour de ses poignets après que la

machine l'eut assise de force sur une sorte de siège. Deux secondes plus tard, elle était ligotée contre le corps de la machine, sans pouvoir faire un geste. Une folle angoisse s'était emparée d'elle. Jocelyn n'était pas un immunisé, mais bel et bien un malade !

Mais un malade qui se différenciait de tous les autres. Un gangster surdoué, qui combattait la police comme il l'aurait fait de n'importe quelle autre organisation. C'était un solitaire.

Certes, il les avait tirées des griffes de la police.

Mais elles se retrouvaient entre les mains de l'outsider.

Et, de toute évidence, cet outsider s'était mis en rapport avec Roi Danton. Ce qui signifiait qu'il les considérait comme des otages ou une monnaie d'échange. Ses trois amies étaient toujours inconscientes, et elle seule était en mesure de réfléchir. Elle nota que le glisseur gagnait de la vitesse et de l'altitude.

Qu'allait-il se passer lorsqu'il atterrirait ?

Et où atterrirait-il ?

Elle eut beau se creuser la tête, elle manquait de renseignements pour aboutir à une conclusion. Elle essaya de dormir, mais à chaque fois qu'elle commençait à s'assoupir, elle se réveillait en sursaut.

Le texte imprimé, posé sur la table devant Roi, était daté du 9 septembre de cette année à quatre heures du matin.

Roi le lut machinalement. Puis il releva les yeux et demanda, l'air troublé :

— Comment ce message est-il arrivé ? Qui l'a reçu ?

— Le message a été capté il y a quelques minutes par ondes radio normales, lui apprit le messenger. Curieusement, il s'agissait d'une fréquence de la police. La localisation a abouti à une banlieue sud de New York. Comme vous l'avez vu, il vous est directement adressé.

— Diable ! c'est sûrement un piège. Mais nous ne devons pas conclure trop hâtivement. Faites préparer un sous-marin à toutes fins utiles et rassemblez un équipage. Vous connaissez les risques aussi bien que moi.

— À vos ordres, monsieur. Je vous informerai dès qu'une équipe sera prête.

Roi relut une nouvelle fois le texte dans son entier.

" Je suis un outsider et je tiens en mon pouvoir quatre immunisées vivantes. Selon mes informations, elles sont venues d'une planète du Maelström à bord d'un chasseur spatial.

Je vous propose, Roi Danton, le marché suivant : ces quatre jeunes femmes contre certains équipements que je ne pourrais pas me procurer normalement. J'ai besoin d'un écran protecteur lémur-4 et du meilleur microgravitateur que vous possédiez. Je vous recontacterai ultérieurement.

Jocelyn, le Pic. "

Roi laissa échapper un long sifflement. Puis, il se leva et monta réveiller Reginald Bull. Bully eut besoin d'un peu de temps avant d'être bien réveillé, mais il prit ensuite connaissance du message avec une perplexité et une inquiétude croissantes.

— Qu'en penses-tu ? demanda Roi avec impatience.

À son grand étonnement, Bull lui expliqua :

JHPPHVHQ PLVVLQR VHFUqWH

— Je connais cet homme. Je t'ai expliqué qui sont les outsiders. J'ai eu connaissance d'une traque que Jocelyn a menée contre des terroristes du groupe Régénération. Cet homme n'est pas un plaisantin. Tout ce qu'il dit est à prendre au sérieux. Mais qui sont ces quatre otages ?

Roi haussa les épaules et secoua la tête avec perplexité.

— Aucune idée. Nous devons attendre qu'il se manifeste de nouveau. Il n'utilisera sûrement pas une seconde fois les fréquences de la police, car ils doivent être à sa poursuite.

— C'est certain. Que penses-tu faire ?

— J'ai déjà fait rassembler une équipe. S'il y a quelque chose de vrai dans tout ça, nous pourrons nous rencontrer sur une côte. Nous disposons de sous-marins rapides pour des missions de ce genre.

— C'est sacrément dangereux. À l'époque où j'étais au gouvernement, j'ai collaboré avec toutes les personnes possibles pour vous

pourchasser. Jocelyn *le Pic* était le plus étonnant de tous. Si vous parveniez à le prendre sain et sauf, tu aurais alors un combattant de première classe à ta disposition. Mais ce sont là des réflexions oiseuses.

— Bien. Attendons, donc.

— Nous n'avons rien d'autre à faire.

Quelques stations de l'énorme forteresse lémurienne de Porta Pato furent mobili-

sées. Les membres du commando d'intervention gagnèrent leur poste. Un petit sous-marin rapide fut préparé. Même si l'on considérait que le message avait une quelconque signification, il demeurerait des doutes considérables quant à la personnalité de l'outsider et à sa proposition. Les objets qu'il exigeait en échange étaient très précieux.

Une heure plus tard, un écran s'alluma dans le bureau de Danton. Le porte-parole des services d'information annonça d'une voix alarmée :

— Vous connaissez la fréquence d'urgence quatorze ? Elle est cryptée par ordina-

teur et sécurisée. Nous ne l'avons utilisée que trois fois le mois dernier. Eh bien ! quelqu'un a cassé notre code !

— Qui ?

— Cet outsider, Jocelyn *le Pic*, répondit le spécialiste des radiocommunications.

Voici son message. Je vous passe la bande.

Une petite pièce mal éclairée par un projecteur portable apparut sur l'écran. L'image montrait une jeune femme ligotée sur un robot-policier terranien. Une voix annonça :

— *Voici Marhola el Fataro. Elle est à la tête du gouvernement d'une planète qui, selon mes renseignements, se nomme Planète Ovaron. Ses coordonnées ne m'ont pas été communiquées. Voici Terfy Heychen, également membre du gouvernement de cette planète. La troisième prisonnière s'appelle Nayn Taibary et est médecin-chef. Et cette femme est Nano Balwore. C'est elle qui m'a fourni ces informations. J'ai soustrait ces quatre femmes aux forces de police de Miami, Jacksonville 2.*

» *J'ai pu casser votre code, mais je ne garde que brièvement le contact. Ma proposition pour notre point de rencontre : l'atoll sur lequel votre organisation a récupéré, il y a exactement neuf jours, trois fugitifs à bord du voilier Arcturus. Je ne vous rappelle-rai pas. Rendez-vous le dix de ce mois, à neuf heures du matin précises.*

» *Terminé.*

3(55 < 5 + 2\$1

L'image changea, montrant l'intérieur d'un soufflet de liaison, puis une vue prise depuis le cockpit d'un glisseur volant loin au-dessus des nuages. Enfin, la transmission s'acheva.

Roi ferma les yeux et réfléchit. Puis, il appuya sur une touche pour établir la liaison avec Reginald Bull.

— Voudrais-tu venir, s'il te plaît ? Nous devons discuter de ce qu'il faut faire. Il vient d'y avoir du nouveau.

— J'arrive.

Un groupe de spécialistes fut rassemblé en un temps très court. Ils visionnèrent la bande à plusieurs reprises. Les analyses ne prirent pas beaucoup de temps. Et au cours de la réunion, l'un des spécialistes s'écria :

— Hé, ce nom ! Il y a un professeur el Fataro, ici ! C'est le spécialiste qui a découvert le *Pharaon*. Faites-le venir, vite !

On alla chercher et réveiller le professeur. Après avoir pris connaissance de l'ensemble de la bande, le professeur dit d'une voix émue :

— Ma femme Aleah était enceinte quand elle est partie, il y a quarante ans, à bord d'un vaisseau de transport. C'était à Terrania-City. Un certain commandant Kernot Hildenbrandt était chargé d'escorter les colons. Il y avait plus de deux mille femmes et enfants sur deux transporteurs. Si cette jeune femme est âgée d'environ quarante ans, alors je suis sûr que c'est ma fille.

Roi lui lança un long regard. L'homme, touché au plus profond de lui-même, haussa les épaules d'un air désespéré.

— Pourquoi en êtes-vous aussi sûr, professeur ? demanda Bull.

— Nous avons décidé, Aleah et moi, que nous si nous avions une fille, elle se pré-

nommerait Marhola. Il y a eu parmi nos ancêtres une cavalière célèbre portant ce pré-

nom. Aucun doute, c'est bien ma fille.

— Savez-vous vers quelle planète le convoi est allé ? demanda Bull.

— Oui. La Planète Ovaron, à trois mille cinq cents années-lumière de la Terre. J'en suis certain. Nous en avons déjà parlé un peu.

Roi hocha la tête en souriant, puis il se tourna vers le capitaine du sous-marin et lui ordonna :

— Prenez les deux objets prévus pour l'échange. Testez-les, puis embarquez-les à bord de *La Baleine de Lémurie*. Vous connaissez déjà l'île. Prenez toutes les mesures de précaution habituelles. Dépêchez-vous, sinon vous n'atteindrez pas le point de rendez-vous à temps. Ramenez les femmes ici. Mais surtout pas cet outsider !

— À vos ordres. Nous serons partis dans dix minutes.

— Alors, allez-y !

Toute cette mise en scène aurait très bien pu être mise sur pied par les services aphiliens. Ils ne devaient en aucun cas tomber dans ce genre de piège. À chaque fois qu'ils recueillaient des fugitifs, d'extraordinaires mesures de sécurité étaient mises en œuvre. Mais cette fois, Roi était intimement persuadé que cette opération était bien l'œuvre de l'outsider.

— Et filmez l'échange ! cria-t-il à l'adresse du commandant qui s'éloignait déjà. Et...

Attendez, vous aurez un passager. Je pense que vous préférerez tromper votre impatience à bord de *La Baleine*, professeur... ?

)HPPHVHQ PLVVLQ VHFUqWH

El Fataro se leva d'un bond et courut vers la porte.

— Merci, monsieur, c'est une excellente idée. Mais cela va créer quelques diffi-

cultés. Ma fille ne m'a jamais vue.

Bull sourit et le rassura.

— Vous non plus, vous n'avez encore jamais vu votre fille en chair et en os. Je suis heureux que les choses se passent ainsi. Nous allons bientôt tout savoir sur la Planète Ovaron.

L'un des nombreux atolls des mers du Sud, ne mesurant pas plus d'un kilomètre car-ré, entouré de massifs coralliens et bordé de longues plages de sable blanc...

Le glisseur lourd était posé avec les quatre robots désactivés entre les palmiers, qui se courbaient sous l'effet du vent. L'épave échouée et couverte de sel d'un vieux voilier à moteur tanguait, portée par la houle.

Jocelyn était assis à l'ombre de son propre glisseur, tenant un fusil radiant entre les bras, et attendait.

Sur la plage en contrebas, les quatre jeunes femmes se baignaient et prenaient le soleil. Il aurait pu les paralyser en moins de cinq secondes, au cas où elles auraient tenté de s'échapper.

Les deux objets qu'il avait exigés lui assureraient une supériorité qui le placerait, durant les prochaines années, largement au-dessus des normes connues jusqu'à présent.

Exactement cinq minutes avant l'heure convenue, le kiosque d'un sous-marin apparut juste devant l'entrée de la lagune.

Jocelyn s'allongea et visa. Il tira trois fois à une seconde d'intervalle. Trois nuages de vapeur montèrent entre le rivage et le sous-marin. L'avertissement était clair.

— Qu'ils sachent à quoi s'en tenir... murmura-t-il pour lui-même.

Mais il brancha tout de même son champ défensif avant de se lever et de descendre vers la plage. Les jeunes femmes, qui avaient compris que l'échange était sur le point d'avoir lieu, allèrent à la rencontre de l'embarcation qui s'était détachée du sous-marin et se dirigeait vers la plage de sable dans un bourdonnement de moteur.

Dix minutes plus tard, deux longues caisses étaient posées sur le sable.

Des traces de pas menaient vers la mer.

L'endroit était désormais désert. Le navire avait disparu. Et Jocelyn avait ce qu'il voulait. Ce butin était d'une valeur inestimable. Les malades pouvaient bien faire ce qu'ils voulaient, lui allait continuer ses chasses en solitaire. Et dorénavant, il s'empare-rait de butins encore plus importants. Il songea fugitivement à la fille qui l'attendait dans son appartement. Dans cinq heures, il pourrait être à ses côtés.

\$ ' ,

Sur le monde baptisé " Planète Ovaron ", il la première fois à une époque où les pro-existe depuis maintenant quarante ans une grès constants de la technologie facilitaient colonie terranienne qui se compose exclu- de plus en plus les tâches quotidiennes sivement de femmes. Cette situation n'avait dévolues aux femmes, c'est-à-dire essen-pas du tout été prévue au départ. Des tiellement l'entretien de la maison et l'édu-hommes auraient dû rejoindre ces femmes, cation des enfants. Les femmes cessèrent mais l'arrivée au pouvoir des aphiliens a de se sentir utiles. Un vide s'insinua dans empêché le processus normal de colonisa- leur vie quotidienne, et leur exigence de tion. Parmi ces femmes, certaines portaient remplir ce vide par une activité moins tradi-de nouvelles vies en elle au moment de tionnelle devint un droit de fait.

leur départ de la Terre, et parmi les enfants Mais l'appel des femmes à l'égalité des qui sont nés la première année sur la Pla- droits était sous-tendu par des arrière-nète Ovaron, il se trouvait autant de gar- pensées idéologiques : le féminisme, pour çons que de filles. Mais les enfants mâles lequel une grande partie des femmes avait ont tous été emportés par une mystérieuse pris fait et cause, déferla comme un oura-

épidémie.

gan sur la société. Ce ne fut pas seulement

Que ces femmes aient réussi à survivre, et le monde du travail, mais bien l'ensemble qu'elles aient encore été animées, après de la société qui connut une révolution. Les quarante ans d'isolement, de la volonté et enfants furent pris en charge par l'État, la du savoir-faire nécessaires pour entre- famille se fondit dans des communautés,

prendre une audacieuse expédition vers la l'amour perdit toute référence à la morale, Terre donne à réfléchir. À quelle sorte de le bien-être de l'individu prit le pas sur les femmes avons-nous affaire ?

Comment le intérêts de la société.

statut de la femme a-t-il évolué au XXVIe L'évolution foudroyante de la civilisation siècle ? Est-ce que le combat des femmes terraniennes, lors de la phase initiale de pour une totale émancipation, débuté dans fondation de l'Empire solaire suite à la la seconde moitié du XXe siècle, a été rencontre avec les Arkonides, donna une

couronné de succès ?

impulsion supplémentaire à ce courant

On est obligé de répondre à cette question idéologique. Au début du troisième millé-

par l'affirmative, mais on doit en même naire, il y eut une période au cours de

temps ajouter que ce n'est pas de la ma- laquelle la famille sembla appartenir défini-nière imaginée par les féministes du tivement au passé, où les gens chan-

deuxième millénaire. Souvenons-nous : les geaient de partenaires comme bon leur

appels à l'émancipation furent lancés pour semblait, et où l'État dut assumer totalement la responsabilité de l'éducation des on vint constater le résultat. Tous les indi-nouveau-nés. À son corps défendant, cer- cateurs sociaux prouvèrent que les êtres tes, mais aussi à cause de son impuis- humains de ces zones expérimentales

sance à contrôler cette évolution.

étaient plus heureux que ceux qui vivaient

Quelles en furent les conséquences ? Le à l'extérieur.

réveil fut brutal. L'humanité prit douloureux- Rarement un résultat surprit davantage les sement conscience du fait que l'être hu- hommes, et s'ancra dans leur conscience main a besoin de certaines conditions plus fortement que celui-ci. Les positions indispensables pour mener une vie nor- sociales des hommes et des femmes

male. Les statistiques du XXIe au XXVe s'orientèrent de nouveau vers ce qu'elles siècles donnent des informations significa- avaient été au milieu du troisième millé-

tives à ce sujet. Le taux de suicides grimpa naïvement. L'égalité des droits des femmes étant à des niveaux encore jamais connus : il y avait un fait acquis, les revendications purement eut jusqu'à onze suicides réussis par an idéologiques se turent. Les techniques

pour mille habitants, ce qui était une me- modernes d'instruction permirent aux fem-nace pour la société, et cela d'autant plus mes, aussi bien qu'aux hommes, de se si l'on songe que le taux de fertilité chutait former à n'importe quelle profession dans constamment. Parallèlement, l'agressivité la limite des capacités intellectuelles de croissait. Le nombre des crimes de sang chacun, et aussi de changer sans difficulté grimpa aussi vite que le taux des suicides. de secteur pour repartir sur des bases Le manque d'équilibre intérieur conduisit un nouvelles. Les discriminations entre hom-nombre sans cesse croissant d'individus mes et femmes disparurent de la scène. Et dans les hôpitaux psychiatriques. Les clini- la famille fit sa réapparition. Le XXXVIe ques de la Terre se remplirent de gens qui siècle n'a plus aucun doute sur le fait que avaient perdu l'esprit pour une raison ou la famille constitue la cellule de base de la une autre.

société, et que pour constituer une famille

Bientôt, il fut impossible de continuer à se saine, un homme et une femme doivent leurrer. L'humanité toujours plus riche, avoir l'intention sérieuse d'établir un lien toujours plus puissante, était placée en durable entre eux. La " séparation des face d'un danger dont les raisons gisaient pouvoirs ", qui obligeait la femme à tenir le au plus profond de son âme. Des expé- ménage et l'homme à gagner de l'argent,

riences furent mises en place. Dans des est devenue caduque. Les deux partenai-

régions que l'on isola totalement de l'exté- res ont des responsabilités semblables rieur, des gens se remirent à vivre à l'an- dans les deux domaines.

cienne mode : au sein de petites familles Il faut seulement voir une conséquence de dans lesquelles les enfants savaient non la nature humaine dans le fait que plus de seulement qui était leur mère, mais pou- la moitié des femmes considère encore le vaient aussi identifier leur père avec certi- souci de la famille comme son domaine tude. Les hommes et les femmes accom- d'activité privilégié et héréditaire, alors que plissaient leurs tâches avec les mêmes ce n'est le cas que de moins de la moitié responsabilités, et exerçaient leurs droits à des hommes.

égalité. On laissa passer cent années, puis

Document Outline

- [Le titre original de cet ouvrage est :](#)